Matthieu et Catherine Zell.

par

Jules Walther.

BR
350
.Z44
W34
1864

3.15.04.

Library of the Theological Seminary,

PRINCETON, N. J.

BR 350 .Z44 W34 1864
Walther, Jules.
Mathieu et Catherine Zell

B. 1500

UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

MATTHIEU ET CATHERINE ZELL.

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg,

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le *1864, à* *heures du soir,*

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

JULES WALTHER,

DE STRASBOURG (BAS-RHIN).

LIBRARY OF PRINCETON
MAR 15 1904
THEOLOGICAL SEMINARY.

STRASBOURG

TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3

1864

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻,
RICHARD,
REUSS ✻,
SCHMIDT,
COLANI,
LICHTENBERGER,
} Professeurs de la Faculté.

M. SCHMIDT, Président de la soutenance.

MM. SCHMIDT,
RICHARD,
BRUCH ✻,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

MATTHIEU ZELL

ET SA FEMME CATHERINE

DEUX RÉFORMATEURS DE STRASBOURG.

Ouvrages consultés :

BAUM, *Capito u. Butzer.*
RÖHRICH, *Geschichte der Reformation im Elsass.*
RÖHRICH, *Mittheilungen*, vol. III.
FÜSSLIN, *Beiträge*, vol. V.
JUNG, *Beiträge zur Geschichte der Reformation*, IIe partie.
ZELL, *Verantwortung*, 1523.
ZELL, *Catéchisme*, 1534.
ZELL, *Collation*, 1523.
CATH. ZELL, *Trostbrief an die chr. Frauen in Kentzingen*, 1524.

Matthieu Zell naquit en 1477, à *Kaysersberg*, petite ville de la Haute-Alsace, dans la patrie adoptive de *Geiler*, le courageux précurseur de la Réforme à Strasbourg; ce prédicateur distingué, comme nous le verrons, ne fut pas sans influence sur le développement théologique de Zell. On raconte que, tout jeune encore, ce dernier lui fut présenté; il gagna les bonnes grâces du grand compatriote, qui lui dit en souriant: Croîs, mon enfant, toi aussi tu deviendras grand un jour.

Aux écoles de Mayence et d'Erfurth, le jeune homme sut garder son âme pure, ce qui n'était pas peu dire alors. Ce fut cette candeur qui fit d'abord de l'étudiant un sincère et ardent enfant de l'Église, en attendant qu'elle fît de lui, comme de Luther, un adversaire tout aussi décidé des nombreux abus qui s'y étaient glissés.

Zell se distingua par son application aux études; mais il ne voulait pas uniquement pâlir sur des livres. Il désirait aussi étudier les hommes, et dans ce but il se mit à parcourir une grande partie de l'Allemagne et du nord de l'Italie. On se battait alors en Souabe, et, je ne sais par quel hasard, il vint à tomber entre les mains des lansquenets, qui, pendant quelque temps, le firent rester en garnison dans le haut-margraviat de Bade.

Quand ils le relâchèrent, il trouva qu'il avait assez voyagé; les besoins de la vie divine commençaient à agiter puissamment cette âme sérieuse. Zell se rendit à l'Université de Fribourg-en-Brisgau. Il s'était déjà rencontré, à Erfurth, avec *Capiton;* à Fribourg il trouva un autre jeune homme, qui, un jour, devait joindre ses efforts à ceux de Zell et de Capiton pour répandre l'Évangile à Strasbourg : *Jacques Sturm de Sturmeck.* Tous deux y obtinrent en même temps le titre de « magister philosophiæ. » Zell profita du droit qu'il lui conférait, pour ouvrir un cours de philosophie. L'enseignement de cette science, à Fribourg, était alors confié à des maîtres de renom; mais celui de la théologie s'y trouvait dans un état déplorable. Néanmoins, Zell se sentit bientôt vivement attiré vers elle. Il se mit à étudier les saintes Écritures; mais ce furent surtout les

écrits de Geiler, qui le révélèrent à lui-même, et lui ouvrirent de nouveaux horizons. Il fit de tels progrès qu'il obtint le grade de « bachelier en théologie. » Enfin, le 31 octobre 1517, le jour même où Luther publiait ses thèses, il fut promu au rectorat semestriel de l'Université.

Mais cette sphère ne pouvait convenir à son caractère et au travail qui se faisait en lui. Il était trop pratique surtout pour pouvoir goûter longtemps les spéculations scolastiques dans lesquelles consistait la théologie de ce temps. Son âme débonnaire et convaincue avait besoin d'aimer, de consoler, d'agir : ses désirs ne tardèrent pas à être exaucés.

La chaire de Geiler, dans la cathédrale de Strasbourg, était alors occupée par son neveu *Wikram*. C'était un esprit de peu de portée et un caractère chancelant, qui n'osait ni abandonner ni soutenir la lutte que son grand prédécesseur avait entreprise contre les abus du clergé et l'immoralité du peuple. Les ecclésiastiques et les bourgeois étaient donc également mécontents de lui. Ce fut dans ces circonstances que Zell fut appelé comme curé à la chapelle de Saint-Laurent.

A ce poste se trouvait rattachée la charge de pénitencier, et ce fut dans son confessionnal que, comme à Luther dans le sien, Dieu ouvrit d'abord les yeux à Zell sur l'état moral des habitants et particulièrement du clergé. Les gens du peuple étaient journellement cités devant son tribunal pour des misères, tandis qu'on fermait les yeux sur bien des méfaits des gens haut placés. Zell ne consulta que sa conscience : sa charge lui donnait le droit d'absoudre ; il en usa largement. Seulement il exhorta ceux qui venaient se confesser, à

rendre à qui de droit ce qu'ils devaient, ne les absolvant jamais de l'interdit civil, pour lequel ils les renvoyait au juge.

Aussi le clergé en voulut-il bientôt au nouveau venu de servir si mal ses intérêts. On lui imputa à désobéissance, d'absoudre ainsi sans façon ceux qui venaient à lui. En vain une bonne âme avertit-elle le curé des menées de ses adversaires : il ne tarda pas à comparaître davant le vicaire de l'évêque, et, peu après, les intrigues d'un rival l'amenèrent à la barre du Grand-Chapitre. Mais il s'y défendit si bien que ses juges prirent plaisir à l'écouter : plein d'une courageuse colère, il osa même provoquer devant eux son accusateur caché. Mais nul ne se présenta.

En même temps il luttait énergiquement contre l'immoralité des bourgeois, ses ouailles ordinaires. Son âme, qui chaque jour croissait dans l'intelligence de la vérité, était particulièrement affectée du coupable silence de ses collègues. Cette douleur le stimula puissamment à entreprendre une réformation des mœurs. « Malheur à moi, s'écria-t-il, si je ne reprenais, si je ne faisais entendre bien haut ma voix, et si j'étais semblable aux bergers qui pactisent avec le loup. Or il y a beaucoup de ces bergers. Si donc les autres ne prêchent, ferais-je comme eux? Qu'ils répondent de leur mutisme; quant à moi, je ne puis me taire. »

Mais ce furent ses paroissiens eux-mêmes qui le portèrent plus loin. Il se faisait à Strasbourg un travail de délivrance, comme Zell n'en avait vu nulle part. Luther surtout était dans toutes les bouches. Zell, qui ne le connaissait pas encore, se mit à étudier avec soin les ouvrages qui avaient déjà paru de lui. Il se convain-

quit de la vérité des doctrines du Réformateur, et, à son exemple, il se décida à ne plus prêcher que la Parole de Dieu.

Grands donc furent l'étonnement et la joie des Strasbourgeois, quand, en 1521, dans la troisième année de son ministère, Zell commença à annoncer l'Évangile. Il était le premier, non-seulement à Strasbourg, mais dans l'Alsace entière, qui osât ainsi obéir à ses convictions. Aussi afflua-t-on de tous les quartiers de la ville pour entendre le Réformateur, qui commença son œuvre par des PRÉDICATIONS SUR L'ÉPÎTRE AUX ROMAINS. Le contenu ne nous en est pas parvenu; mais il l'a résumé lui-même en disant « que chacun accusait les autres d'hérésie, mais qu'il n'était personne qui indiquât le remède, car on craignait qu'ainsi les indulgences ne rapportassent plus rien. On grondait, on damnait, mais le clergé ne voulait pas réformer ses mœurs, et personne n'osait attaquer ses vices.

Bien souvent, dans ses sermons, Zell citait Geiler, que les Strasbourgeois n'avaient pas encore oublié (il était mort en 1508); mais il se gardait bien de nommer Luther, car il était trop prudent pour vouloir armer lui-même le clergé contre son œuvre, et il avait trop chèrement acheté la liberté de sa foi pour vouloir se mettre dans la dépendance même du grand Réformateur. Il charmait, du reste, ses auditeurs par la clarté, la simplicité, la douce et pénétrante chaleur avec laquelle il leur montrait que le principe vivifiant du christianisme ne se trouve que dans une foi soumise à Dieu seul et dans un amour actif. Aussi trouvait-il trop étourdissante la voix guerrière de Luther, « qui gronde et terrasse comme la foudre, » dit-il.

Zell avait, du reste, dans l'état de la bourgeoisie elle-même, un puissant allié. Le mouvement général des esprits à cette époque, le travail particulier qui, dans les dernières années, s'était fait à Strasbourg dans les masses, tout avait mis la ville dans une surexcitation extraordinaire. Les dispositions des habitants commandaient au Réformateur une grande modération et une prudence extrême dans l'attaque des abus, ainsi qu'une fermeté inflexible dans la direction du peuple. Les brochures en vers ou en prose, tantôt conciliantes, tantôt menaçantes, se succédaient sans relâche, tellement que le magistrat dut intervenir. Cependant il n'osa interdire à Zell de prêcher la doctrine « luthérinne, » car il savait que ses auditeurs se seraient fait justice à eux-mêmes : « Il n'est presque plus personne qui défende le clergé, » écrit un témoin oculaire, Gerbel; « toutefois, le peuple ne songe pas encore à employer la violence. »

Le danger était grand cependant. Plusieurs curés de la ville, pour secouer eux aussi la domination trop gênante du clergé supérieur, remuaient les mauvaises passions des habitants, et leur offraient, au lieu de la liberté de l'obéissance chrétienne en esprit et en vérité, la liberté charnelle de la révolte. Mais Zell tint bon, et l'on put voir alors ce qu'un fidèle pasteur est capable de faire du peuple par des paroles de douceur. Grâce à ses fréquentes exhortations, les bourgeois résistèrent à l'influence de ces prêtres rebelles, et restèrent patiemment soumis à l'autorité. Mais c'était surtout vis-à-vis des ultramontains en colère qu'il fallait de la patience et de la foi. Ils ne ménageaient même pas les insultes publiques aux « Évangéliques », comme ils les appelaient eux-mêmes.

Mais béni soit Dieu, dit Zell[1], qui nous dépeint lui-même d'une façon bien intéressante dans son Apologie l'état des rapports qui existaient alors entre les catholiques et les « luthériens »; *béni soit Dieu, qui jusqu'ici nous a préservés d'une vengeance intempestive; car les nôtres ne répondent à leurs adversaires que par des prières et des exhortations, ce dont naguère encore ils n'eussent guère été capables. Les papistes ne cessent de demander les œuvres, et ils ne veulent pas voir l'œuvre de la regénération qui s'opère dans les adhérents de l'Évangile.*

Or cette modération ne datait que de l'arrivée de Zell. Ce dernier ne pouvait donc mieux parler des succès de son ministère qu'en faisant un si bel éloge de ses paroissiens.

Bientôt la nouvelle d'une prédication évangélique à Strasbourg se répandit dans les villages environnants. Les paysans accoururent en foule pour l'entendre; on rapporte même que des Strasbourgeois allaient dans les campagnes pour y répandre la Parole de Dieu. Le nombre des auditeurs devint si grand (il monta jusqu'à 3000) que la chapelle de Saint-Laurent ne put plus les contenir. On adressa au magistrat une supplique pour lui demander pour Zell la chaire de Geiler, qui se trouvait dans la nef même de la Cathédrale. Le magistrat répondit que, malgré sa bonne volonté, il ne pouvait en disposer; et Wikram, qui, tout en censurant les misères de l'époque, n'entendait pas rompre ouvertement avec le clergé, s'éleva avec amertume contre l'incommode collègue. Les bourgeois se tirèrent

[1] *Verantwortung*, f. *B.* 2 et 3; *Z.* 3. r.

d'affaire eux-mêmes : les menuisiers d'une des rues voisines de la Cathédrale construisirent une chaire portative qu'ils transportaient dans la nef toutes les fois que Zell prêchait, et qu'ils remportaient à la fin du service.

Mais, soit jalousie, soit crainte, les autres curés de la ville s'efforçaient de maintenir l'opposition en éveil; et Zell s'attira de leur part des haines d'autant plus vives qu'ils tenaient à attirer sur leur « parfait » dévouement à l'Église, l'attention de maîtres, qu'ils détestaient autant qu'ils les craignaient. Ils allèrent même jusqu'à attenter à la vie du Réformateur. Mais celui-ci se sentait sous l'égide de son Dieu, et savait que des milliers d'adhérents (non de sa personne, dit-il, qui était de minime apparence, mais de l'Évangile) formaient de jour et de nuit une garde vigilante autour de lui, l'avertissaient de tous les dangers qu'il courait, et lui en voulaient même pour son intrépide insouciance.

Cependant, tout en reprochant à Zell d'ameuter le peuple contre le clergé, ce dernier ne cessait de provoquer l'autorité contre les « luthériens. » Au jour de Pâques 1522 par exemple, un moine prêcha « sur les drogues des trois Maries. » La première drogue, dit-il, consiste à réprimander sévèrement les luthériens, la seconde, à les mettre en pression et à les torturer, et la troisième à les pendre et à les brûler. *O Jésus*, dit Zell, en faisant allusion à ce sermon [1], *les trois bonnes Marie que tu as tant aimées pendant ta vie, t'auraient-elles enseveli avec des drogues si amères? Était-il bien, ce moine, un prédicateur du Nouveau Testament? ne*

[1] *Verantw.*, f. *L.* 2. r.

l'était-il pas plutôt du dernier testament, que l'Antichrist écrira avec le sang des fidèles?

Voici qu'à Noël, la grande cloche du dôme éclate pendant qu'on la sonne. Cela paraît aux moines et à leur parti un signe manifeste du Ciel contre les novateurs. Plus d'une âme simple se trouve interdite. Maître Matthieu Zell les console : « Cela n'indique autre chose, leur dit-il, que la nécessité de refondre la grande cloche. »

Et il prêche l'Évangile avec plus de fermeté encore, rejetant par un progrès lent mais sûr de sa foi, les erreurs de l'ancienne doctrine. Mais il porte toujours encore quelques parties du vieil habit, et ce sont elles qui, dans son Apologie, font resplendir d'autant plus vivement le nouvel habit dont Christ l'a revêtu. Non-seulement il pense qu'on peut parfaitement maintenir les évêques et le pape s'ils sont ce qu'ils doivent être; même il ne s'oppose pas à ce qu'ils jouissent d'un certain pouvoir temporel, pourvu qu'ils n'en abusent pas au détriment de l'Église. Il n'est pas encore fixé au sujet du purgatoire, et il trouve qu'il ne faut pas absolument rejeter l'intercession de Marie et des saints, ni l'invocation dont on les honore. *Quant à la messe, dit-il*[1], *je ne veux pas décider si elle est, ou non, un sacrifice que nous devions offrir; mais il vaut mieux, je pense, n'y voir qu'un souvenir du vrai et vivant sacrifice que Christ a accompli une fois sur la croix. Les gestes spirituels ou cérémonies qui accompagnent la messe ne sont institués que pour ceux qui sont faibles dans la foi; une seule chose importe : c'est de nous attacher par*

[1] *Verantw.*, f. *H.* I. r.

une confiance entière à Christ, dont le sang et le corps nous sont substantiellement offerts dans le sacrement; ce sacrifice raisonnable de nous-mêmes, comme dit saint Paul, me semble être le seul agréable à Dieu.

Grâce aux prédications de Zell, l'intelligence religieuse de ses auditeurs croissait rapidement. Mais il y a encore d'autres puissances de l'âme à satisfaire que l'intelligence. C'est dans les profondeurs de ce que les « grands » nomment le « bas peuple, » que se trouvent les mystérieux éléments de la vie d'une nation. Il y a, là particulièrement, des aspirations qu'aucune parole d'homme ne peut exprimer ni satisfaire. Or, depuis des siècles, des hommes de Dieu y avaient fait appel à Strasbourg pour les nourrir et les diriger vers l'obéissance due à l'Église et à Christ; maintenant, la Réformation, en pénétrant comme l'épée divine jusqu'au fond de l'âme et du corps, avait également mis en mouvement ces principes de vie; mais la parole de Zell, toute courageuse et réfléchie qu'elle fût, ne pouvait les saisir. C'est alors que surgit, du sein même du peuple, cet élément mystique et prophétique, qui, joint à l'ignorance et à la passion de ses représentants, devait faire tant de mal.

Dès le mois de juillet 1522 on vit apparaître à Strasbourg l'un de ces prophètes en blouse, nommé *Karsthans*. Il se mit à prêcher dans les rues, en disant: *Le temps* est venu d'anéantir *la race de l'héritage, car elle dépouille les laïques de leur patrimoine, et enseigne un purgatoire imaginaire.* Loin de le combattre, Zell, qui manqua peut-être de prudence en ce moment, s'oublia un jour jusqu'à échanger quelques mots avec lui, et parla même de le recevoir à sa table. Aus-

sitôt ses ennemis répandent le bruit qu'il héberge les adversaires du clergé, va entendre leurs prédications, les défend dans ses propres sermons, et excite le peuple contre l'Église. Quelques membres du Grand-Chapitre, il est vrai, avaient également convié Karsthans chez eux, mais on n'en souffla mot. Néanmoins, Karsthans dut bientôt quitter la ville.

Cependant, les choses ne pouvaient continuer ainsi. Depuis quelque temps dèjà, les adversaires avaient aposté près de Zell un homme chargé de mettre l'évêque au courant de toutes les occasions de se saisir du curé. Ce dernier le savait, et il se montra si prudent dans ses attaques qu'il ne donna aucune prise aux papistes. Mais, comme il ne cessait de prêcher sans crainte et sans détour les vérités fondamentales de l'Évangile, ils renoncèrent à la ruse, et eurent recours à la violence.

Poussé par eux, l'évêque de Strasbourg, *Guillaume de Hohenstein*, homme éclairé et modéré, mais d'une faiblesse de caractère qui le mettait à la merci des intrigants, s'adressa au magistrat au commencement de l'année 1523. Il lui fit dire qu'il avait ordonné à son procureur fiscal d'instruire le procès du curé de Saint-Laurent, pour s'être opposé aux ordres du Pape et de l'Empereur. Les paroissiens de Zell, qui voyaient en lui le représentant de leurs nouvelles convictions, appréhendèrent justement que, si le Réformateur allait se trouver en danger, il y allait de leur propre sécurité. A peine informés de la décision de l'évêque, ils affichèrent à la porte du procureur un placard, où ils le prévinrent qu'ils n'abandonneraient pas leur pasteur; mais qu'ils n'empêcheraient pas le magistrat de

soutenir le procureur, s'il en avait envie. Mais le magistrat décréta : « Attendu que maître Matthieu a enseigné jusqu'ici la pure Parole de Dieu, il l'exhorte à continuer à la prêcher vaillamment; il le soutiendra. »

En attendant, Zell dut comparaître devant le Grand-Chapitre de la Cathédrale, l'un des plus riches et des plus honorés de l'Allemagne. Les membres y étaient bien partagés : plus d'un Nicodème s'y trouvait qui penchait secrètement pour la Réforme, et encourageait Zell à persévérer; à la tête du Chapitre était *Sigismond de Hohenlohe*, que ses convictions évangéliques forcèrent même plus tard à quitter son poste éminent. Le tribunal n'était donc pas bien redoutable pour Zell.

On lui demanda de quel droit il omettait plusieurs cérémonies, notamment la célébration de la Messe : « Pendant ce temps, répondit-il, j'étudie, ce qui est plus profitable que de lire la Messe ; car il n'est chose si importante que de prêcher, et je tiens à m'en acquitter avec soin. Quant aux mandats du Pape, je leur obéirai, s'ils ne sont pas contraires à la Parole de Dieu, qui ne sera pas liée, comme elle le dit elle-même. »

Quand il sortit, un chanoine l'accoste : Brave homme, lui dit-il, comptes-tu donc triompher tout seul de l'évêque et de tant et de si grands princes et chapitres? Zell le regarde : « Il est vrai, dit-il, à moi seul je n'irai pas loin. Mais ma cause est celle de Dieu ; et c'est dans son vignoble que je travaille. Le Père de famille m'enverra certainement des compagnons : gageons qu'ils sont déjà en route ! »

On le destitua de sa charge de pénitencier : Zell ne demandait pas mieux. Mais on le confirma pour un an

dans son pastorat, en le priant de ne pas trop allonger ses discours, afin qu'on pût encore accomplir après eux les cérémonies habituelles. Enfin, « la chaire du docteur (Geiler) » lui fut ouverte.

Zell se sentait porté sur des ailes d'aigle, au milieu de tant d'affection, et de tant de haine; plein d'une joie qui le rendait fort, il se trouvait prêt pour une lutte décisive, elle ne tarda pas.

L'évêque était irrité de la facile apathie du Chapitre; il résolut de prendre lui-même en main l'affaire de l'intraitable curé. Il commença par faire lancer contre lui, par son procureur *Gervais Sopher*, vingt-quatre griefs d'accusation, dont voici le contenu :

1° et 2° Il traite publiquement d'injustes les décrets du pape Léon X contre Luther et ses écrits; 3° a il défend les hérésies de Luther, tant dans ses sermons qu'en d'autres occasions, et méprise les décisions des conciles ; 3° b il excite journellement les laïques contre « le peuple de l'héritage; » 4° il prêche que le pape et les évêques n'ont pas de plus grand pouvoir que tout autre prêtre; que tout homme est prêtre, et que comme tel, chacun a le droit de prêcher; que le chant et la lecture enfin, ainsi que les chanoines qui s'en acquittent, sont inutiles, et qu'on pourrait bien abolir les fondations dont ils jouissent ; 5° dans son arrogance, Zell s'intitule évêque, et abaisse ainsi la dignité de l'épiscopat; 6° il déclare inutiles les messes pour les morts; 7° il méprise l'excommunication, la déclare impuissante, et absout quiconque la lui demande; 8° journellement il affirme, que Luther dit la vérité; qu'on l'empêche bien d'enseigner la doctrine du Réformateur allemand, mais qu'il ne s'en soucie pas ; 9°, 10° et 11° il est en étroite con-

nivence avec le perturbateur Karsthans; 12° il rejette le purgatoire; 13° il a osé prêcher qu'il ne sait pas quels sont les parents de la Vierge Marie; 14° il prétend que pendant plus de cinq cents ans, l'Évangile a été enfoui sous les commandements humains; et proclame que, pour lui, il prêchera maintenant l'essence de la Parole de Dieu, et non les paroles du Pape; 15° à toute occasion il outrage le clergé, et dernièrement il a dit qu'un livre, que Luther avait écrit contre lui, devrait être imprimé en lettres d'or; 16° il appelle les papes des masques, les évêques des épouvantails, et les offrandes de la Messe des pour-boire; 17° il se dit ouvertement partisan de Luther; 18° il nie que la Vierge Marie et les saints puissent se charger de nos péchés; 19° il permet le mariage, à quelque degré que ce soit; 20° il déclare qu'il ne trouve rien de répréhensible dans les sermons de Luther; 21° il a dit à Schlestadt, à propos de ses sermons: Il faut qu'ils triomphent, dût saint Quirin en jeter feu et flammes; 22° il a nommé les décrets du Pape des lettres de Manès, et a voulu ainsi présenter au peuple le Pape comme un hérétique; 23° il a demandé à un marchand d'estampes l'image du Pape actuel, puis il s'est écrié: Voici l'hérétique, qui ose opprimer Luther et les siens; 24° ce pourquoi, avons décrété et décrétons, qu'en vertu des lois ecclésiastiques, il est excommunié, privé de ses prébendes, et passible des autres peines ecclésiastiques.

On voit l'importance exagérée, ou la fastidieuse répétition de la plupart de ces articles, mais on y entrevoit aussi le courage de Zell de s'attaquer aux questions fondamentales ou brûlantes.

Le Réformateur trouvait tout naturel que l'évêque,

son supérieur légitime, introduisît un procès contre lui. Il connaissait son caractère débonnaire, et le savait même disposé en faveur de certaines réformes. Aussi, partout où dans son Apologie il est amené à parler de lui, c'est toujours avec le plus grand respect qu'il le fait. Mais il savait, de plus, que des calomnies perfides le lui avaient aliéné : cependant, s'il n'avait pas craint de défendre l'Évangile devant des milliers de personnes, il ne redoutait pas maintenant un homme seul. Bien d'autres ecclésiastiques souffraient du reste, comme lui, de la domination excessive de leurs supérieurs, mais la captivité ou la contrainte les empêchait de faire entendre leurs plaintes : *S'ils ne peuvent parler*, s'écria Zell, *je renforcerai doublement ma voix, pour ma défense et pour la leur ; la vengeance de notre Dieu ne peut pas tarder toujours*[1].

Il se hâta donc de répondre par une Apologie latine à son accusateur, le procureur fiscal, qui n'était, à ses yeux, que le prête-nom de ses détracteurs cachés. Mais il le comprit bientôt : cette justification privée ne pouvait suffire; en supposant même qu'il fût absous, le caractère de sa défense autorisait à n'attribuer sa victoire qu'à la grâce, à la protection ou à des concessions inspirées par la crainte d'une révolte du peuple. Une défense publique seule élevait le débat à sa véritable hauteur. En effet, c'était devant l'Église tout entière, et non pas seulement devant l'évêque, ou même devant la bourgeoisie qu'il avait à se justifier. Il comprit du reste qu'il n'eût pu désirer d'occasion plus favorable que la publicité de sa cause, pour détourner

[1] *Verantw.*, f. *d.* 1. r.

de lui tous les soupçons que les membres, même sincères et sérieux, du clergé de la ville avaient encore sur son compte, pour encourager le magistrat à continuer de le protéger; enfin et surtout, pour exposer au peuple le néant de la doctrine de ses adversaires, et mettre l'Évangile en pleine lumière. Il se mit donc aussitôt à faire de son ouvrage une traduction fidèle à la portée de la bourgeoisie de Strasbourg.

Mais, pendant qu'elle se préparait, les événements se pressaient. Soit faiblesse corporelle, soit malaise moral, Wikram avait enfin donné sa démission, que tout le monde accepta, et les membres du Grand-Chapitre le remplacèrent par *Symphorian Pollio* ou *Altbiesser*. Ils espéraient que ce dernier combattrait Zell avec plus d'efficace. Mais ils eurent le mécompte de le voir bientôt attiré, lui aussi, dans le cercle magique du curé de Saint-Laurent, et ils n'eurent d'autre ressource que de lui retirer son nouveau ministère. *Antoine Firn* de même, à qui Zell ouvrit d'autres horizons, commença en ce temps à prêcher l'Évangile, en attendant que, par son courage, il fît faire un pas décisif à la Réformation de Strasbourg.

Altbiesser et Firn étaient d'utiles auxiliaires; mais ils n'étaient pas à la hauteur de la lutte; ils étaient donc loin de suffire, et la tâche allait devenir trop forte pour Zell. Dieu avait pourvu. Depuis quelques semaines déjà, *Butzer*, chassé de ville en ville comme prêtre marié, se trouvait à Strasbourg sans ressources. Il se décida enfin à se rendre chez Zell, qui travaillait à la traduction de son Apologie (avril 1523). Butzer lui détaille ses misères, et lui demande conseil. Zell, en l'écoutant, démêle bientôt ce qu'il y a de talents et

de décision dans ce persécuté, et comprend qu'il a trouvé l'aide qu'il lui faut. Tout d'abord, il ramène en lui l'espérance; puis, sans longtemps se préoccuper des conséquences de sa conduite, il lui offre sa propre maison pour y faire des cours en latin devant quelques savants. Mais quand il vit l'affluence croissante des auditeurs de son hôte, il craignit qu'il n'en résultât du désordre dans sa maison, et n'hésita pas à lui ouvrir sa chaire dans la chapelle de Saint-Laurent.

Quelques mois ne s'étaient pas écoulés que *Capiton*, le savant hébraïsant, dégoûté des cabales et de l'intolérance qui régnaient à la cour de l'archevêque de Mayence dont il était chapelain, partait pour Strasbourg. Il voulait y jouir en paix d'une prébende que lui avait accordée le Pape, et soutenir la Réforme, comme il lui plaisait. Mais à son arrivée il trouva la bourgeoisie dans la plus grande agitation, par suite du progrès que faisait l'opposition de l'évêque et de l'apparition toute récente de l'Apologie de Zell. Capiton, effrayé, prévoyait le moment où le peuple se jetterait sur le clergé, qu'il accusait d'être la cause de tous les troubles. Il se rendit chez Zell, tâcha de lui persuader que ce n'était que lui qui, par ses sermons, bouleversait ainsi la ville, et qu'il devrait bien se sentir poussé en conscience à partir.

Mais Zell lui montra si bien de quel côté étaient les torts, et fit preuve, dans sa réponse, de tant d'abnégation et même d'héroïsme, qu'il fit sur lui une impression puissante. Dès ce moment, Capiton fut gagné à la bonne cause, et aucune considération ne put plus le retenir.

« Que vous en semble, dit Zell gaîment peu après à

son auditoire, qui connaissait la réplique qu'il avait faite au chanoine, que vous en semble; avais-je mal prédit, en assurant que Dieu enverrait encore d'autres ouvriers? Il n'est plus besoin maintenant que je travaille seul dans son vignoble. »

Mais, comme je l'ai dit, pendant ce temps avait paru la TRADUCTION DE L'APOLOGIE[1]. C'était le premier ouvrage plus étendu des « Évangéliques » (il contient 350 pages in-8°); pour le faire accepter dans le monde, Zell lui donna une lettre d'introduction pleine de modestie; puis, après l'avoir adressé à la chrétienté tout entière (non pas au vicaire seulement, dit-il), il entre en matière.

Il commence par grouper lui-même les premiers articles de l'accusateur, et comme il lui importe avant tout d'avoir une solide base d'opérations, il en profite pour poser ses principes.

Les trois premiers articles l'accusent d'être contrevenu aux décrets du Pape contre Luther, en lisant et en prêchant ses doctrines; mais ils ne peuvent le contraindre, car ils ne sont pas « naturels. » Son devoir de pasteur l'obligeait même à s'en informer; et, si dans tous les États de l'Allemagne, on vend publiquement ses livres, s'il n'est pas, dans ce pays de palais, de cabinet ou de chaumière, où quelque âme pieuse ne les lise, pourquoi n'aurait-il pas l'idée de les lire? Du

[1] *Christliche Verantwortung M. Matthis Zell von Keisersberg Pfarrherrs und predigers im Münster zu Straszburg, über Artikel jm vom bischöflichen Fiskal daselbs entgegen gesetzt unnd im rechten übergeben. Hyerin findest Evangelischer leer gründlichen Bericht, durch göttlich geschrifft, gar nahe aller sachen so yetz in reden und disputation sind.* M. D. xxiij.

reste, il n'a pas pu trouver que Luther fût entaché d'hérésie, parce qu'on ne découvre pas dans ses idées ce qui en est la marque : l'opiniâtreté orgueilleuse ou ambitieuse. C'est plutôt dans l'Église elle-même qu'il faut chercher cette opiniâtre résistance à la vérité [1].

La bulle du Pape qui condamne Luther, ne peut influencer le jugement de Luther, car elle ne paraît pas inspirée par des motifs honorables. Du reste, quoiqu'il reconnaisse le Pape pour pape, et qu'il lui rende les honneurs dus aux papes, il ne peut lui rendre les honneurs divins. C'est-à-dire qu'il entend rester libre de condamner Luther lui-même, s'il le trouve damnable, sans souci du Pape ni des bulles, d'après la seule norme de la Parole de Dieu, dans les saintes Écritures. Le style de Luther, tout tranchant et hargneux qu'il est, ne prouve pas plus qu'il est hérétique [2]. Il est bien possible du reste qu'il ait paru bon à Dieu de l'armer de tant de colère, afin de réveiller les impies à salut. Cependant Luther n'est pas assez intraitable pour refuser le Saint-Esprit aux Pères de l'Église, seulement il ne se laissera jamais convaincre que par l'Écriture. Il n'entend interpréter la Parole de Dieu que par elle-même.

Il est bien intéressant de suivre la progression lucide et ferme de la pensée de Zell, par laquelle il arrive, en prenant la défense de Luther, à la hauteur du premier principe du protestantisme : l'autorité normative des saintes Écritures. Cette hauteur, il ne la quittera plus à travers toute son Apologie; et c'est de là qu'il va faire rayonner en tout sens la vérité.

[1] F. *E.* 1. r. — [2] F. *F.* 1. r.

Et d'abord, il attaque le principe, c'est-à-dire le pouvoir du clergé et du pape, qui est à ses yeux un pouvoir usurpé. Par une comparaison, suivie à travers un certain nombre de passages importants de l'Écriture, de l'exégèse de l'Église catholique romaine avec celle de Luther, il abat successivement, avec une rude franchise qui ne va plus à notre siècle, l'autorité souveraine de l'évêque de Rome, le pouvoir des clefs que le clergé de ce temps a changé en un pouvoir temporel, et la domination que, par suite, il exerce sur le peuple. Écoutons-le, à ce sujet, dire ces belles paroles[1] :

« Il en est de nos faiseurs de lois, comme d'un homme qu'on aurait chargé d'apporter une bonne nouvelle à de pauvres prisonniers, et de leur montrer comment ils pourraient sortir de prison. Mais il irait leur mettre fers, chaînes et menottes aux pieds et aux mains, et une muselière, pour les empêcher de manger, de boire et de parler. Il le leur permettrait cependant pour de l'argent, et s'ils s'y opposaient, en disant: Nous espérions que le Seigneur nous délivrerait, il leur affirmerait que c'est là le commandement du Seigneur. Puis il dirait à ce dernier : Mon bon maître : j'ai exécuté tes ordres, je leur ai annoncé la bonne nouvelle. Voilà ce que les ministres du clergé ont persuadé au peuple, en lui présentant une lettre de créance bien cachetée. Mais si, quelque jour, on s'avisait de vous dire : Bons amis, ouvrez-moi votre lettre, nous ne pouvons penser que votre maître soit assez impitoyable pour vous avoir donné de tels ordres; le

[1] *Verantw.*, f. *g.* 2. v.

monde entier fait l'éloge de sa miséricorde, et il a fait de grandes choses pour nous délivrer. Compères, comment subsisterez-vous, si l'on trouve écrit dans cette lettre : Prêchez le royaume de Dieu, dites : mon joug est aisé, et mon fardeau léger; le Fils de l'homme est venu pour sauver ce qui est perdu; aimez-vous les uns les autres, la loi est accomplie par l'amour; soyez des ministres de l'Esprit, et non de la lettre!

« Quelle joie pour le peuple, s'il parvenait à ouvrir la lettre, et à y lire ces choses! Plus d'antipathie maintenant pour Celui qu'ils croyaient toujours à leurs trousses, pour les tourmenter. Ne pensez-vous pas qu'après des nouvelles si gaies, ils s'appliqueraient sérieusement à lui complaire, jusqu'à mourir pour lui? Mais, en attendant, le Seigneur est loin, et il n'est pas donné au premier petit paysan venu d'obtenir de lui une audience par l'entremise de ses courtisans, qui se lavent l'un à l'autre les mains. C'est-à-dire, qu'on ne peut permettre que le commun peuple prenne en main les Écritures, qu'il y lise la lettre de créance, et qu'encouragé par elle, il aille exposer lui-même sa misère à Dieu, qui donnera certainement aux serviteurs infidèles leur part avec les hypocrites. »

La tendre affection pour le peuple qui se manifeste dans ce passage, est la puissance motrice de toute l'activité de Zell, la source de son éloquence, le secret de son courage. Dans les Apologies contemporaines de la sienne domine le principe de la foi opposée à la raison ou aux œuvres, de l'autorité de l'Écriture opposée à celle de la papauté. On peut dire, sans exagération, que chez Zell c'est l'amour des petits et des humbles qu'opprime dans leurs aspirations les plus saintes le

profane égoïsme du clergé qui remplit ce rôle. Cette idée, ou plutôt ce sentiment, qui traverse comme un fil d'or son livre, lui fait apparaître l'erreur surtout comme une captivité, et la prédication de l'Évangile comme la proclamation de la sainte et vraie liberté. C'est là aussi ce qui le préserve des stériles spéculations, et ce qui donne à tout son ouvrage un caractère éminemment pratique.

Les adhérents du Pape répondent à Zell qu'il calomnie le clergé et ses représentants, les prélats: ceux-ci ne peuvent ni tromper ni opprimer le peuple, parce que, d'après la promesse du Seigneur, le Saint-Esprit de l'Église se trouve en eux: ils sont donc incapables d'erreur et de tyrannie. Zell leur répond que, sans parler de l'orgueil, de la luxure et des dissensions dont les prélats se sont souvent rendus coupables, il n'était pas même nécessaire que le Saint-Esprit les inspirât, parce qu'il enseigne, dans les saints Évangiles, tout ce qu'il est besoin de savoir. Et même, nous saurions sans l'Évangile que Christ, annoncé par Moïse et les prophètes, est venu, que Moïse et les prophètes suffiraient. Plût à Dieu seulement que nous nous y exerçassions avec zèle, nous y verrions ce que l'Écriture entend par de vrais prélats. Le bon pasteur, d'après elle, étudie nuit et jour dans la Parole de Dieu, voit comment ses brebis s'y fortifient, se met devant elles quand les loups font irruption dans la bergerie, et hasarde pour elles corps et âme.

Si l'Église catholique, continue Zell, remplace Christ par le Pape, les divines consolations de l'Évangile par de nouvelles exigences légales, et la prédication de la vraie liberté par des ordonnances arbitraires, quels en

seront les fruits? La foi disparaît, et à sa place on met des œuvres pies qui justifient bien moins encore que celles que commande la loi de Moïse; avant tout elles empêchent la charité, qui ne peut procéder que de la foi; le sacrement devient inefficace, parce qu'en privant les fidèles du calice, on les prive en même temps de l'assurance que le sang rédempteur de Christ a aussi été répandu pour eux. Car Dieu pourrait sans doute affermir l'âme chrétienne dans la foi par une seule espèce, et même sans espèce, mais il ne donne à personne le droit d'en retrancher une, quand il lui a paru bon d'en instituer deux. Le jeûne aussi, qui est une bonne chose quand il est la libre satisfaction d'un besoin véritable, est devenu un fardeau, depuis qu'on l'a imposé au peuple, assez affaibli déjà par ses pénibles travaux. Quant au célibat, surtout au célibat des prêtres, cette maladie pour ainsi dire épidémique du temps, ce n'est certes pas la chasteté commandée qui rend chaste, ce n'est que par la foi que nous pouvons user de la femme, comme si nous n'en usions pas. La paresse seule des moines, et l'orgueil d'un clergé qui tient à rester distinct des laïques afin de les dominer, a fait de la virginité, qui n'est jamais qu'un don libre de Dieu, un vœu obligatoire et arbitraire. Ce qui est tout aussi malheureux, c'est qu'on tortue à cet effet les passages les plus clairs de l'Écriture, comme quand on fait, par exemple, de la femme que doit avoir l'évêque (Tit. I, 6) une prébende; et surtout ce vœu devient l'occasion d'une vie d'adultère parmi le clergé, qui est de la plus désastreuse influence sur les laïques[1]. Il fa-

[1] F. *K.* 4. r.

vorise en particulier (et c'est là pour Zell, le fidèle pasteur, le sujet d'une poignante douleur) l'inhumaine avarice des nobles et des bourgeois de grande famille, qui se débarrassent à l'aide de ce vœu de leur trop grand nombre d'enfants, qui les empêche de rester à la « hauteur » de leur position sociale, c'est-à-dire qu'ils les forcent d'entrer dans les couvents, où souvent l'immoralité est poussée à l'extrême [1].

Dans cette première partie de l'Apologie, Zell a prouvé, qu'au point de vue de l'Écriture, c'est à tort qu'on accuse d'hérésie la doctrine qu'il partage avec Luther; et tournant son adversaire par une manœuvre d'autant plus victorieuse qu'elle est plus franche, il lui a démontré par le principe de ses doctrines, et les conséquences qui en découlent, que c'est d'un tout autre côté que de celui de Luther, que se trouve l'hérésie [2].

Mais une tâche plus difficile lui reste, ou plutôt plus périlleuse: c'est de prouver qu'il a le droit, non-seulement d'obéir, mais aussi de parler, parce qu'il en a le devoir. Or deux faits sont incontestables; c'est qu'il s'est déjà servi de ce droit, dangereux pour celui qui s'en sert; et que le Pape dispose encore d'une puissance qui, s'il ne la peut conjurer, saura bien fermer la bouche à l'indiscret agresseur: *Eh bien! au nom de Dieu*, s'écrie le vaillant champion de Christ [3], *qu'ils me prennent ma maison: j'espère qu'une autre déjà m'attend au ciel; qu'ils me prennent mes vignobles: la terre et tout ce qu'elle contient appartient au Seigneur, devant lequel mes juges aussi comparaîtront un jour.*

[1] F. *n* 3. v. — [2] F. *y*. 2. r. — [3] F. *r*. 1. r.

Quelque part qu'ils me chassent, sa main bénie est là, pour me sauvegarder. Amen.

Les adversaires accusaient Zell d'entraver la liberté de l'Église. Il leur prouvera que tout au contraire le désir de rendre la vraie liberté à l'Église a été le ressort de toute son activité; car l'Église est chargée de nombreuses chaînes. L'une des principales est l'impossibilité dans laquelle l'imprévoyante patrie allemande s'est mise elle-même, de ne plus pouvoir occuper par les pasteurs qui lui conviennent ses propres prébendes qu'elle s'est laissée prendre par Rome, et de distribuer celles qui restent en friche, ou qui se trouvent au pouvoir de chanoines oisifs, à des prédicateurs qui meurent de faim. Une seconde chaîne, c'est le pitoyable état de la prédication du temps, dont Zell résume le contenu en ces trois vertus: « Orgueil des sophistes, ignorance du clergé, et cupidité des moines[1]. » Mais heureusement que le retour de la « rhétorique, » comme Zell nomme l'étude des belles-lettres, commence à renverser le long empire d'une philosophie qui s'était mise si souvent au service du pouvoir excessif des papes[2]. Les sacrements aussi (qu'il y en ait sept ou trois, peu importe, quoique l'Écriture n'en connaisse que trois), surtout celui de la confession (qui remplit de pauvres âmes les couvents, dont il vaudrait bien mieux faire de bonnes maisons d'éducation[3]) et celui de la consécration (qui étouffe la prédication libre de la parole) sont avec le célibat les chaînes les plus dures, et c'est pour les rompre qu'il a lutté. La liberté que revendique l'Église ne diffère pas, aux yeux de

[1] F. *r.* 2. 3. — [2] F. *s.* 2. r. — [3] F. *v.* 4. v.

Zell, de la liberté qu'avaient Pharaon et les siens, d'infliger à leur profit une dure servitude aux enfants d'Israël.

Après avoir renversé cette fausse liberté, Zell veut justifier la liberté légitime de la véritable Église du Christ et la sienne propre, et protester contre la première. En effet, dit-il[1], l'inférieur a le droit de reprendre son supérieur, quand celui-ci commet des péchés qui menacent la vie de ceux qui sont confiés à son subordonné; il a même le droit de reprendre toute l'Église, si elle agit mal, ou plutôt les mauvais éléments qui s'y trouvent toujours mêlés et qui la poussent au péché. Car, en ce cas, c'est Dieu qui lui a donné mission de parler, et on le menacerait de mille morts, qu'il ne pourrait pas agir contre la volonté de son maître. Du reste, il se tairait que Dieu susciterait à sa place toute une phalange de témoins, s'il voulait que la parole de la liberté fût annoncée.

Zell a détruit *le fondement et le devis de l'édifice de ses adversaires, il s'en prend maintenant à cet édifice même, pour en montrer le néant*[2] et en détruire les différentes parties. Cette seconde moitié de l'Apologie s'occupe plutôt de faits particuliers que ses accusateurs avaient choisis dans ses sermons et dans sa vie, afin d'en faire des griefs contre lui. Ces griefs, il va les juger d'après les principes qu'il a établis dans sa première partie.

Las de ne rien trouver, dit-il[3], *mes ennemis se sont enfin décidés à citer de faux témoins contre moi. Toute leur accusation se résume dans les trois mêmes points*

[1] F. *y*. 2. v. — [2] F. *C*. 1. r. — [3] F. *C*. 2. r.

que ceux que produisirent jadis de faux témoins aussi, contre le Seigneur lui-même. J'excite, affirment-t-ils, le peuple à la révolte, c'est-à-dire que, comme Christ, je m'attaque aux Pharisiens; je tente de renverser le temple, c'est-à-dire que je dénonce le désordre qui est dans l'Église, et je demande un nouvel ordre de choses, c'est-à-dire que je désire que l'on revienne à l'ancien.

Il ne peut être question, dans le cadre étroit que nous impose notre travail, d'examiner en détail chacun des 19 articles qui nous restent de son Apologie. Nous nous contenterons de les grouper autant que possible (car ils se tiennent aussi peu entre eux que les différents griefs auxquels ils répondent), et d'en donner ainsi un aperçu général.

Zell *méprise l'Église* (art. 14); l'Église du Pape sans doute, car dans les deux derniers siècles surtout, l'Évangile y a été presque entièrement étouffé; des trois manières de prêcher Christ: comme législateur (ce qui est faux), comme exemple (ce qui ne suffit pas) et comme don du Dieu de miséricorde, on n'avait pratiqué que les deux premières; car pratiquer la troisième eût été, disait le clergé, prêcher le *Bundschuh*. Ce mépris pour l'Église aurait poussé Zell à qualifier les décrets du Pape de lettres manichéennes (art. 22). Ils le sont en effet, répond Zell, toutes les fois qu'ils ont aussi peu de fondement dans l'Écriture que saint Augustin l'a prouvé pour les lettres de Manès. Car c'est bien à tort que le clergé se fonde sur ce dire pour prétendre que l'Église donne autorité à l'Écriture; le fait est qu'il ne crut à la parole qu'après en avoir considéré les effets bénis dans l'Église primitive, ce qui est tout autre chose. Or l'Église d'aujourd'hui, ajoute Zell, engage-

rait si peu saint Augustin à ajouter foi à la divinité de l'Écriture, c'est-à-dire qu'elle ressemble si peu à l'Église primitive, qu'il la traiterait plutôt d'Église de Manès.

Les convictions de Zell sont souvent très-passionnées; mais sa passion ne décide jamais de ses croyances. Ainsi, il ne veut amoindrir en rien l'autorité normale du chef visible de l'Église (art. 23). Il est glorieux pour un homme d'être un vrai pape, car toute la chrétienté lui est confiée; un évêque qui répond à ce qu'on peut attendre de lui, est bien digne de respect. Mais s'il y en a qui se déguisent seulement en évêques et en papes, ne sont-ce pas des masques? Et si, sous le personnage qu'ils jouent, ils effraient ceux qui veulent adhérer à la vérité de l'Évangile, ne sont-ils pas des épouvantails (art. 16)? Or les évêques de nos jours, continue Zell, sont bien loin de répondre à l'idéal, et le pouvoir temporel dont ils disposent n'est pas légitime. L'épiscopat, avec ses prétentions hiérarchiques, n'est pas d'institution divine[1]; ce n'est que l'ordre indispensable dans l'Église qui lui donne sa raison d'être.

Toute autre prérogative est usurpée, d'après Zell, et c'est à bon droit qu'on lui impute (art. 7) d'avoir rejeté l'excommunication telle qu'elle est pratiquée de son temps; car elle ne diffère plus guère de « l'épée temporelle; » du reste, par suite de l'usage arbitraire qu'on en fait, elle a perdu toute efficacité sur les consciences. Elle ne tarderait certainement pas à la reprendre, si elle redevenait, comme dans l'Église primitive, l'effet d'une sainte répulsion de l'Église tout

[1] F. *D.* a. r.

entière, et non pas de ses chefs seuls[1]. Si donc Zell attribue si peu de supériorité spirituelle aux évêques, il est absurde de l'accuser (art. 5) de s'être arrogé le titre d'évêque, lui qui du reste n'est qu'un simple curé. Cependant il ne le refuse pas dans son acception étymologique de surveillant, parce qu'il en remplit effectivement la charge, bien imparfaitement, il l'avoue.

Mais non-seulement on lui reproche de confondre absolument les évêques avec les prêtres; on lui impute encore l'hérésie d'une prêtrise universelle, quand il n'a jamais demandé que le sacerdoce universel[2] (art. 4). Du reste, dans le même article on l'accuse de dire que tout prêtre qui ne prêche pas n'est pas un vrai prêtre; il confesse que c'est bien là son avis, et qu'il ne peut le changer. En général, le clergé est loin d'être parfait; car quoique Zell n'ait pas dit qu'un livre très-violent de Luther contre les prêtres dût être imprimé en lettres d'or (art. 15), il serait fort à souhaiter cependant qu'ils prouvassent par leur conduite que Luther a eu tort.

Par une conséquence naturelle de son opposition à tout pouvoir clérical non fondé dans l'Écriture, Zell rejette les doctrines de l'Église catholique romaine qui n'ont d'autre base que ce pouvoir usurpé. Ainsi, il n'admet pas les messes pour les morts, répétées outre mesure, en vertu d'une force magique qu'on leur attribue (art. 6). Quant au purgatoire (art. 12), il n'a jamais dit qu'il le niait; seulement il lui semble que les tourments d'une âme troublée ici-bas déjà par ses péchés, le remplacent parfaitement. Du reste, l'Écriture

[1] F. *J.* 4. v. — [2] F. *E.* 2. v.

n'en dit rien; les Pères en ont si peu fait mention, et la cupidité du clergé actuel, dit Zell, en a tellement abusé, qu'on ne peut que gagner en ne pas y croyant.

Il ne peut admettre d'autre prohibition de degrés de parenté dans le mariage (art. 12 et 19) que celle que fixe le Lévétique. Si donc deux personnes unies entre elles à l'un des degrés que l'Église exclut du mariage ne sont pas assez fortes dans la foi pour résister à une union, qu'elles s'unissent, sans se laisser troubler par aucune autorité ni législation humaine[1].

Quant aux saints (art. 18), l'Écriture n'en connaît pas dans le sens dans lequel l'Église y croit. Cependant Zell ne voit pas de péché à ce qu'on les invoque, mais il rejette absolument toute adoration des saints. Puis, à quoi bon leur intercession, quand Christ, le Fils même de Dieu, intercède pour nous? A quoi bon surtout le commerce des reliques pratiqué par l'Église[2]?

En général, les adversaires de Zell savent fort bien qu'il est d'accord avec l'Église sur les doctrines fondamentales, et que ce qu'il rejette, les vrais enfants de l'Église l'ont rejeté de tout temps. Aussi est-il persuadé que ce n'est pas pour lui montrer fraternellement qu'il est dans l'erreur, afin de lui aider d'en sortir, qu'ils lui imputent tant d'hérésies. Le dessein de lui nuire perce à travers chacun des griefs d'accusation; mais il se manifeste particulièrement dans l'art. 13, qui l'accuse d'avoir manqué de respect à la Vierge Marie. Car le peuple, dit Zell, estime la Vierge plus que Dieu même, et il retire certainement sa faveur à quiconque paraît

[1] F. *O.* 2. v. — [2] F. *t.* 2. 3.

ravir à Marie la moindre partie de sa gloire. Pourquoi faire un crime à Zell, de dire qu'il ne sait pas quels ont été les parents de la Mère de Jésus? Peu importe, car la Bible ne les mentionne pas; peu leur importe à eux-mêmes, car s'ils y attachaient vraiment du prix, et si l'honneur de la Vierge leur tenait à cœur, ils révéreraient son Fils tout autrement qu'ils ne le font, car c'est de lui seul qu'elle tient sa grandeur. Quant aux guérisons que les adversaires de Zell prétendent avoir obtenues d'elle, elles ne proviennent le plus souvent que du diable, ou bien elles sont un effet du courroux de Dieu. Il serait bien plus profitable pour eux d'accepter les épreuves salutaires que Christ leur envoie et de se placer avec Marie sous la croix de son Fils, que d'invoquer contre lui sa Mère bienheureuse.

Comment encore douter du mauvais vouloir de l'accusateur, après avoir lu l'art. 21? dit Zell. Il a été jusqu'à se servir de quelques paroles confidentielles prononcées dans l'intimité, pour en tirer des preuves contre l'accusé. Aussi Zell ne retient-il plus son indignation, et dans quelques pages d'une vive éloquence[1] il relève la déloyauté de tels procédés.

Ce n'est que par cette persistance à vouloir lui faire du tort qu'il s'explique comment les adversaires ont pu répéter dans six articles (1, 2, 3, 8, 17, 20) le reproche unique qu'ils lui font, d'adhérer aux opinions de Luther. Bonne aubaine, vraiment, que Luther, répond Zell. Mais ils auront beau amonceler montagne sur montagne, comme firent jadis les Titans, ils n'atteindront jamais au Réformateur; car il a bâti son édifice,

[1] F. *Y.* 2. r.

et abrite ses conquêtes dans le ciel. Que ne se laissent-ils instruire par Gamaliel (Act. V, 34)!

Pourquoi donc persister à méconnaître la mission de cet homme, et la sienne propre? Pourquoi confondre toujours la liberté chrétienne qu'ils annoncent avec la révolte? Car c'est bien là la pensée de mes ennemis, dit Zell, quand ils me reprochent de prêcher Karsthans en chaire (art. 9, 10, 11). Ce n'est pas merveille, du reste, si la prédication de l'Évangile suscite des guerres de nos jours: elle en a suscité de tout temps, car ceux qui dérangent la liberté de Christ sont bien forcés de lui résister. Mais aucune épée ne prévaudra contre elle, et ceux-là mêmes qui l'entravent lui fraieront les premiers sa route.

En raison de toutes les erreurs que lui impute l'acte d'accusation, l'art. 24 le condamne enfin comme hérétique. Mais Zell en appelle de ce jugement injuste au juste jugement de Dieu, dont il prêche l'Évangile. Celui-ci saura bien le défendre contre ses adversaires. Zell n'a plus qu'un désir: c'est qu'ils ouvrent enfin les yeux, afin que Dieu ne soit pas obligé, un jour, de les rejeter éternellement.

On le voit donc, Zell ne connaît qu'un seul critère qui prouve la fausseté de la doctrine de ses antagonistes et la vérité de la sienne propre: ce n'est pas l'autorité de Luther ni celle de l'Église primitive, c'est l'Écriture; celle-ci, parce qu'elle est véritablement et complétement pour lui la Parole de Dieu, lui donne le courage d'attaquer, souvent avec trop peu de ménagements, toutes les puissances de cette Église dont il s'est séparé et qui l'accuse. Ce courage, sans doute, lui venait d'en haut avant tout; mais ce serait fermer les yeux à l'évi-

dence, que de ne pas voir dans cette verve de son agression, qui fait la force et le charme de son livre, l'assurance de savoir derrière lui une bourgeoisie déterminée à le seconder, et un magistrat aussi puissant qu'impartial. Aussi les bourgeois se retrouvèrent-ils bien vite dans l'Apologie. Zell s'attendait à une vive sensation; mais la réalité dépassa toutes ses prévisions. Loin de calmer les esprits, cet ouvrage ne fit qu'élargir la scission, quoiqu'il éclairât vivement la situation, ou plutôt parce qu'il le faisait. Les uns injurièrent Zell, proférèrent des menaces contre lui, parlèrent de le chasser; les autres formèrent des rassemblements, décidés à le défendre envers et contre tous. La ville entière se sépara en deux camps; il n'y eut pas jusqu'au magistrat et au chapitre qui ne fussent divisés.

Cela n'empêcha pas Zell de croire toujours à la possibilité d'une conciliation avec l'évêque et le Pape mieux informés. Il devait bientôt se convaincre que, dans les luttes pour la liberté, il n'est point d'accommodement.

Le clergé de la ville était très-irrité contre lui; mais au lieu de raisons il ne lui opposait que les explosions de sa colère. Souvent cependant, Zell l'avait supplié en chaire de lui indiquer ses torts, et avait offert de se justifier. Il avait espéré que son Apologie satisferait enfin ses ennemis, mais l'effet contraire eut lieu. Las enfin de cette guerre d'escarmouches, il s'adressa au magistrat de concert avec Capiton, aussi peu ménagé que lui, et obtint l'autorisation de contraindre les adversaires à un colloque. Les papistes mirent en avant un malheureux curé de campagne, auquel ils ordonnèrent de publier, qu'il saurait bien confondre les no-

vateurs par l'Écriture. Le terme fixé pour le colloque approchait : le curé eut peur. Il alla se plaindre partout, que Capiton et Zell en voulaient à sa vie, et que déjà ils avaient ameuté le peuple contre lui. Le clergé appuya ses dires. Mais, encouragés par la nouvelle d'une victoire remportée par Zwingli à un colloque semblable à celui qu'ils se proposaient de tenir, Zell et Capiton étaient décidés à ne point laisser échapper l'occasion de prouver la justice de leur cause, quand la crise changea subitement de tournure et reprit ses vraies proportions.

Le peuple, chaque jour instruit dans l'Évangile, manifestait de plus en plus clairement son indignation contre les scandales donnés par quelques prêtres. Butzer, que ses talents mettaient déjà à la tête des pasteurs évangéliques de la ville, vivait en très-heureux mariage, et s'était naguère irréfutablement justifié par l'Écriture. Son exemple était donc encourageant. En effet, le 18 octobre 1523, Antoine Firn, le curé de Saint-Thomas, qui depuis longtemps vivait en concubinage avec sa « cuisinière, » annonça lui-même à la fin de son sermon son mariage à ses auditeurs étonnés. Ce fut une fête pour les Strasbourgeois, quand, le 9 novembre suivant, le couple fut béni à l'autel; et ce fut en présence d'une foule immense que Zell termina la cérémonie par la COLLATION (sermon de circonstance) suivante[1] : « Tous les obstacles qui s'opposent à ce mariage sont sans fondement dans l'Écriture, même il

[1] *Ein Collation auff die einfuerung M. Anthonij Pfarrherrs zu S. Thomans zu Strassburg, unnd Catherine seines eelichen gemahels, von M. Zell von Keyserszbergk Pfarrherrn im hohen stifft daselbst, do auch dise einfuerung beschehen ist. 20 LXbris 1523.*

est un rétablissement de l'ordre normalement établi par Dieu, car il a créé l'être humain mâle et femme, et ne l'a rendu parfait que dans ces conditions-là. Ce n'est que pour indiquer l'accord dans cette dualité que saint Paul mentionne les rapports de soumission dans lesquels se trouve la femme vis-à-vis de l'homme. Le mariage est donc d'institution divine, et les cas où l'homme ou la femme arrivent à une communion parfaite avec Dieu, tout en restant seuls, sont des exceptions, que le Seigneur a uniquement le droit de faire. C'est à cet ordre naturel que les deux époux veulent aujourd'hui se soumettre, car la nouvelle lumière de la vérité évangélique leur a montré que pour ne pas être au ban de l'Antichrist, à cause du commerce contre nature dans lequel ils se trouvaient jusqu'ici, ils l'étaient d'autant plus à celui de Christ, et que le seul moyen de recouvrer leur liberté, c'était, non pas d'entrer dans un couvent, mais de contracter un mariage légitime. Quoiqu'il soit prêtre, Firn ne contrevient ni à l'autorité temporelle, ni à celle de l'Église; car ni l'une ni l'autre ne peuvent prévaloir contre les commandements de la Parole de Dieu. Aussi bien les vrais pasteurs ne le demandent-ils pas, et parmi eux je range notre gracieux Seigneur l'évêque de Strasbourg, bien instruit de l'affaire.

« Les âmes timorées désirent qu'on attende au moins le Concile. Qu'en est-il besoin, après que le Saint-Esprit a parlé? car l'Écriture est au-dessus de Pape, Empereur et Conciles.

« Du reste, le magistrat nous a ordonné, à lui et à moi, de prêcher sans voile et sans crainte l'Évangile, nous assurant de sa protection. Or c'est là ce que fait

notre frère par cet acte présent, acte évangélique en dépit de toutes les oppositions.

« Eh bien donc, cher Antoine, sois sans crainte, car il faut te féliciter d'avoir fait par ton mariage une brèche à l'édifice de l'Antichrist. Dieu et sa Parole sont pour toi. Qu'ils t'assaillent, à la garde de Dieu! Ne t'afflige pas trop non plus d'être devenu la fable des ennemis. Et fusses-tu chassé, dusses-tu mourir, tu n'as point failli, tu as fait ce que Dieu t'a ordonné de faire contre Satan. Avec l'aide du Seigneur, plusieurs frères, interdits jusque-là, prendront courage en te voyant agir ainsi, et suivront bientôt ton exemple. »

Ce sermon n'est qu'une application des idées que Zell avait émises dans son Apologie ; aussi est-il plein de de réminiscences de ce livre. Le peuple trouva qu'un homme qui savait si bien parler du mariage, et qui encourageait si souvent les prêtres à renoncer au célibat, tardait bien longtemps à accomplir pour lui-même la prophétie finale de sa collation.

Il y avait alors à Strasbourg un menuisier, nommé *Schütz*, un de ces hommes rudes et francs, comme notre ville en possédait tant autrefois, comme elle en a encore quelques-uns çà et là. Lui aussi était devenu un partisan de la Réforme, grâce surtout à l'influence de sa fille *Catherine*, une naziréenne de la Nouvelle-Alliance, dont les heureuses aptitudes de cœur et d'esprit avaient été dirigées de bonne heure vers la piété. Dès sa dixième année, comme elle le raconte elle-même[1], elle était devenue « une mère d'Église, » l'admiration des pasteurs et des savants, qu'elle allait voir souvent,

[1] Füsslin, *Beiträge*, V, 196 ssq.

pour s'entretenir avec eux du royaume de Dieu. Bientôt le travail qui agitait tant d'âmes en ce temps, se fit aussi en elle; toutes ses œuvres, son culte, les savants, rien ne pouvait plus la délivrer de ses angoisses. Elle devint comme la pauvre femme de l'Évangile, qui porta inutilement tout son bien aux médecins. Matrones et compagnes soupiraient avec elle. Enfin, elles aussi, apprirent à connaître Luther. Ses écrits rendirent à Catherine Christ et sa grâce, et, comme elle s'exprime elle-même, elle pensa qu'il la tirait des profondeurs de la terre et même de l'enfer, jusque dans le ciel. Elle ne se donna plus de repos, jour et nuit, jusqu'à ce qu'elle se trouvât sur le chemin de la vie divine, c'est-à-dire en communion avec son Sauveur. Mais Dieu sait, combien de tribulations elle eut à traverser depuis ce temps, pour sa courageuse confession de la sainte liberté qu'elle avait acquise.

Zell la connaissait, Butzer offrit son entremise, et un mois ne s'était pas écoulé depuis le mariage de Firn, que, le 3 décembre, Zell la conduisit à l'autel, où Butzer les bénit, et leur donna la communion sous les deux espèces. Zell avait alors quarante-six ans, Catherine en comptait vingt-six. L'immense foule, qui avait assisté à la cérémonie, les escorta jusqu'au presbytère où les nouveaux mariés passèrent le reste du jour dans le cercle de quelques amis. « Je ne puis t'offrir ni or ni argent, dit Zell à sa nouvelle compagne, mais beaucoup d'épreuves « par le feu et par l'eau; » aussi faudra-t-il que tu deviennes la mère des pauvres et des fugitifs. » L'on verra si Catherine obéit.

Ce mariage avait été un acte de courage de la part de Zell, mais bien plus encore de celle de Catherine;

car il ne fallait pas peu de convictions évangéliques à une femme de ce temps, pour qu'elle se décidât à épouser un prêtre, et à braver ainsi le préjugé et la calomnie. Aussi ne la ménagea-t-on point, comme elle le rapporte elle-même[1].

L'adversaire veillait. L'évêque se plaignit auprès du magistrat de ce qu'il eût permis un acte aussi sévèrement prohibé par l'Église. Mais, deux jours seulement avant le mariage de Zell, le magistrat avait décrété qu'à l'avenir les prédicateurs n'enseigneraient plus que le Saint-Évangile et la doctrine de Dieu, ainsi que tout ce qui servirait à entretenir l'amour du prochain; qu'ils le feraient librement et publiquement. Dans ces dispositions, le magistrat exprima sans détour sa façon de penser à l'évêque : Il ne comprenait pas, lui fit-il dire, qu'on punît les prêtres mariés, pendant qu'on laissait aller ceux qui vivaient dans le concubinage.

Sous son égide et sous celle des bourgeois, les réformateurs se remirent à leur œuvre avec une nouvelle ardeur. Il y eut bientôt entre tous les prédicateurs et leurs ouailles un concours sans pareil de zèle et de joie. Zell prêchait chaque jour. Vers Noël (1523) il commença à expliquer le Deutéronome, et pour que ses auditeurs pussent mieux le suivre, Köppfel, le principal imprimeur de la ville et grand partisan de la Réforme, imprima à part ce livre, qu'ils emportèrent avec eux à l'Église.

Au commencement de l'année 1524, quelques prêtres, imitant l'exemple de Zell et de plusieurs de ses

[1] Füsslin, *Beitr.*, V, 198.

collègues, se marièrent. Ils étaient sept maintenant. L'évêque comprit qu'il était urgent de frapper un coup décisif. Il les cita, dans la quinzaine, à son tribunal à Saverne, essayant ainsi de les attirer hors de Strasbourg. Il ne s'agissait plus de justification; leur condamnation les y attendait, et l'exécution n'eût pas tardé. Certainement les prédicateurs ne seraient plus revenus. Les sept prêtres, Zell à leur tête, sachant ce qui leur était réservé, recourent au magistrat, comme à leur autorité immédiate, et déclarent qu'ils ne comparaîtront pas devant un autre tribunal que le sien. Ils s'assurent de son appui, puis se remettent à prêcher avec calme et résolution. Zell permet même à son assistant de dire dorénavant la messe en allemand, et de donner la Cène sous les deux espèces.

Les prélats, inquiets pour leur pouvoir, s'étaient donné le mot, dans l'union de Ratisbonne, d'opposer la violence aux empiètements de la liberté; ils étaient parvenus à attirer aussi dans leur ligne le faible évêque de Strasbourg. Inspiré par eux, et fort de leur appui, l'évêque allait déjà lancer son excommunication contre les accusés, lorsque le magistrat, pour tenter un dernier essai, dépêcha vers lui deux de ses membres. Grâce à leur modération, ils obtinrent un mois de délai. Mais à leur grande stupéfaction, l'évêque leur communiqua, avec amertume, une lettre de Catherine Zell à son adresse. Dans cet écrit, elle lui reprochait le cumul immoral du pastorat et d'un landgraviat d'Alsace. Elle lui démontrait en outre, par l'exemple des prophètes, quels sont les véritables devoir d'un pasteur; semblable à un bon médecin, il ne devrait avoir que des baumes pour guérir ses brebis malades, et ne

pas être comme les tyrans qui tiennent leur carquois toujours garni de flèches, afin de faire périr leurs propres serviteurs. Elle terminait en disant que, si l'évêque ne voulait pas s'amender, elle publierait sa missive.

En même temps parut une JUSTIFICATION DE MAÎTRE MATTHIEU PAR CATHERINE SCHÜTZ, pour laquelle Zell dut comparaître devant deux délégués du magistrat. Ils le prièrent de ne plus permettre de pareilles explosions de zèle à sa trop fougueuse compagne. L'écrit lui-même, qui était très-passionné, dut être porté à la chancellerie.

Quand la trêve approcha de sa fin, l'évêque, pour être plus sûr que les sept accusés ne lui échapperaient pas, eut recours à une ruse. Il fit paraître un mandat sévère contre les concubinaires, leur enjoignant l'ordre de renvoyer avant huit jours leurs « amies. » Les prédicateurs comprirent le danger que cachait ce décret subit, et adressèrent un dernier appel à l'évêque. Tout était inutile : le 14 mars 1524, huit jours après Pâques, on afficha, aux portes de la Cathédrale, leur excommunication.

Quel effet aurait-elle? les prédicateurs ne le savaient guère ; mais ils avaient des appréhensions, que les incessantes attaques des adversaires justifiaient bien. Zell réunit aussitôt ses collègues dans sa maison, et dans la nuit du même dimanche, Capiton y rédigea en leur nom une *protestation des prêtres mariés contre la soi-disante excommunication du très-digne Prince Monseigneur Guillaume, évêque de Strasbourg*, protestation qu'ils signèrent le lendemain par-devant notaire. Ils y en appelaient à un concile libre et chrétien, qui prît la Parole de Dieu pour seule règle ; et, dans douze arti-

cles, ils mettaient en évidence le néant de la procédure de l'évêque, en face du droit divin de la conscience.

Mais leurs craintes furent vaines : personne, dans le peuple, ne bougea, « nemo sacrificulus » dit Capiton; « nulla mulier, tam commode cecidit quam appellatio[1]. » Les foudres étaient trop usées, et les sept prêtres trop aimés. Le magistrat prit, du reste, leur défense à la Diète de Nuremberg. C'est ainsi que passa la tempête : elle n'avait servi qu'à mieux laisser s'enraciner ceux qu'elle avait menacés, dans la liberté de l'Évangile. L'ennemi extérieur avait épuisé en vain son courroux; dès lors il ne vint plus déranger Zell dans son activité pastorale.

L'union de Ratisbonne commençait à montrer ses intentions par des actes. A sa tête se trouvait l'archiduc *Ferdinand*, auquel Charles-Quint, son frère, avait cédé, outre les domaines autrichiens, une partie de la Haute-Alsace. Dès 1521, Ferdinand avait donné des ordres sévères pour que la Réforme fût réprimée dans ses terres; mais la persécution n'eut lieu que lorsqu'en 1524 il vint la diriger en personne. Au mois de juillet, la petite ville de *Kentzingen* en Brisgau, reçut l'ordre de renvoyer sans délai son fidèle et évangélique prédicateur, *Jacques Other*, car sa doctrine ne produisait, disait l'archiduc, que méchanceté et « bundschuh. » La ville entière en fut dans le deuil, et 150 bourgeois allèrent escorter l'exilé jusqu'au prochain village. Pendant ce temps, les troupes autrichiennes occupèrent la ville, en fermèrent la porte aux 150 bourgeois, maltraitèrent les femmes, brûlèrent les bibles, et tous les

[1] Jung, *Beiträge*, II, 774.

livres « luthériens » qu'ils purent découvrir, puis ils décapitèrent sur les cendres, en présence de sa femme et de ses enfants, le secrétaire de la ville, chez lequel on avait trouvé un Nouveau Testament. Quant aux bourgeois qui avaient été exclus, ils s'enfuirent à Strasbourg.

Magistrat et bourgeois rivalisèrent de zèle pour bien recevoir les fugitifs. Zell et sa femme en hébergèrent 80 pendant la première nuit, et durant quatre semaines, ils en reçurent chaque jour 50 à 60 à leur table. Cent fois Catherine se fit raconter leurs aventures ; et, émue de pitié et d'amour pour leurs femmes, qu'ils avaient laissées derrière eux, elle adressa à celles-ci une longue LETTRE DE CONSOLATION[1], où elle s'exprima ainsi : « Aux femmes chrétiennes et souffrantes de l'Église de Kentzingen, mes sœurs en Jésus-Christ. Que le Père de toute miséricorde vous donne surabondamment grâce, paix, salut, force et patience, par notre Sauveur, dans la grande affliction dont Dieu vous a frappées. Nous tous, qui sommes ici réunis en Christ, nous nous souvenons devant lui de votre tristesse, et nous éprouvons une grande et profonde joie, en voyant votre foi. Je prie Dieu jour et nuit, de vous l'augmenter sans cesse, et je vous exhorte, comme votre sœur en Christ, de ne pas mettre en oubli l'invincible Parole de Dieu, qui a été annoncée parmi vous si longtemps avec tant d'efficace.

« Apprenez par elle, dans votre affliction, les mystères de l'Esprit. Toute croix est un don que Dieu fait à l'homme spirituel, contrairement au monde, qui

[1] *Den leydenden Christglaubigen weybern der gemein zu Kentzingen minen mitschwestern in Christo Jesu zu handen.* M. D. xx. iiij.

traite mollement ses enfants. Aussi, l'homme charnel n'y comprend rien, comme Dieu dit lui-même : mes pensées ne sont pas tes pensées. Or c'est pour nous sevrer de ce monde qu'il frappe ceux qu'il veut guérir, afin que nous nous attachions à lui, et que nous n'attendions rien que de lui.

« C'est là la constante loi du royaume des cieux. Abraham renvoya son enfant illégitime, Ismaël, avec un peu de pain; semblable à Dieu qui laisse aux hommes de ce monde les misérables biens d'ici-bas; mais il mena son fils Isaac sur la montagne, pour l'y sacrifier. Filles d'Abraham, revêtez-vous de l'esprit magnanime de votre père. Du reste, le Consolateur qu'il attendait encore, est venu pour vous, Jésus-Christ, qui vous dit : Je suis la résurrection et la vie, et qui promet aux siens de les délivrer au dernier jour. Puis donc que ce jour tarde encore, rappelez-vous cette autre parole du Seigneur : Quiconque ne quitte pas pour moi femme, mari, champs et prairies, n'est pas digne de moi. Ils vous excluront de leur communion, et tous ceux qui vous tueront, penseront plaire à Dieu. C'est pourquoi je vous ai dit que ces choses arriveraient, afin que, si elles arrivent, vous ne vous effrayiez pas, ni ne vous détourniez, car je vous l'ai prédit.

« Que vous êtes bienheureuses ! plût à Dieu, que je pusse prendre part à la grâce qu'il vous fait, j'en deviendrais plus gaie que ne l'ont été, lors de notre dernière foire, les grandes dames de Strasbourg avec leurs colliers d'or, et que je ne le serais, si l'Empereur m'épousait.

« Mais, par votre affliction présente, vous ne participez pas seulement à l'accomplissement des prophéties

relatives au royaume des cieux; Dieu dit aussi: Je châtierai mon peuple, s'il pèche contre moi. C'est pour vous sanctifier davantage qu'il vous envoie cette affliction, car il ne châtie que ceux qu'il aime. Si donc vous supportez ses corrections, Dieu se manifestera à vous comme à des enfants; car, quelque amère que soit la douleur du chrétien, elle produit en lui des fruits abondants de justice. Combattez donc le bon combat, regardant à Christ, qui a préféré la croix à la joie, et s'est assis à la droite de Dieu.

« C'est pourquoi n'irritez pas ce Dieu par votre impatience, car il lui a plu de vous éprouver par un veuvage provisoire, comme dit le prophète Ésaïe au chap. LIV, qui semble avoir été écrit pour vous. Je ne vous laisserai pas orphelins, dit encore Jésus à ses disciples. Encore un peu de temps, et je vous reverrai, le monde ne me verra plus. Appropriez-vous donc les paroles de David: Je n'ai pas peur de ce que peuvent me faire les hommes; quand même ils dresseraient contre moi leurs camps, je ne les craindrai pas. Car Dieu qui est fidèle, ne tente pas outre mesure.

« Enfin, n'oubliez pas qu'il est dit: Bénissez vos ennemis. Or personne n'en est capable, à moins que l'Esprit ne soit en lui. Que Dieu vous le donne selon sa promesse, et qu'il soit votre consolateur, votre guide et votre protecteur. Amen. »

C'est plutôt un profond sentiment religieux qu'une savante structure du raisonnement, qui distingue cette belle épître. Elle ne consiste du reste, comme on a pu l'entrevoir, que dans une longue série de passages bibliques, qui viennent de toutes les parties du saint Livre se présenter à son esprit dans un enchaînement

facile et vivant. On est frappé de l'étendue et de la sûreté du coup-d'œil, par lequel elle embrasse et comprend dans leur ensemble et dans leur rapport les différentes époques du royaume de Dieu; enfin, bien loin qu'il y ait quelque chose de maladif dans le saint désir qu'exprime cette chrétienne, de participer aux souffrances des martyres auxquelles elle s'adresse, on y sent plutôt comme le souffle vivifiant de la joie triomphante des chrétiens de l'Église primitive.

Les progrès que faisait la Réformation à Strasbourg ne se manifestaient pas seulement par des œuvres d'amour; la doctrine aussi s'épurait. Elle se concentrait de plus en plus dans le sacrement de la Cène. Mais on n'en tirait guère encore de conséquences pratiques, quant à des changements du culte, quoique les prédicateurs eussent facilement obtenu ces changements s'ils avaient voulu se prêter à l'impatience du peuple. Ils cédaient, partout où la conscience le leur permettait, certains que la justice de leur cause amènerait tôt ou tard la victoire. Ainsi, pendant qu'en 1624 les chanoines célèbrent encore, avec toute la pompe usuelle, la messe dans la cathédrale, et font retentir celle-ci de leurs litanies, on voit les fidèles descendre dans la crypte du même édifice; là, Zell communie avec eux en silence; pasteurs et assistants y sont doublement fortifiés dans leur foi par la présence mystérieuse de leur Libérateur, et par le murmure des adversaires au-dessus de leurs têtes. Mais, dans ses sermons, Zell se gardait d'autant plus de mettre la vérité sous le boisseau: «Nous ne devons pas, disait-il, chercher Christ dans le pain, comme les papistes, mais à la droite du Père et dans les cœurs des fidèles.»

Le peuple prenait la part la plus vive à tous ces changements dans la foi, et ne cachait guère son aversion pour les partisans de l'Église du Pape. Pour prévenir toute violence, les prédicateurs ne négligeaient aucune des voies de la persuasion, afin d'amener leurs adversaires à la vérité. Or, un jour, *Treyer*, l'un des plus acharnés et des plus détestés de ces derniers, était revenu de Suisse, où il s'était rendu pour esquiver un entretien avec les pasteurs de Strasbourg, tout en se vantant d'avoir anéanti les hérétiques. Bientôt il recommença ses bravades. Zell et les autres prédicateurs demandèrent alors au magistrat qu'il fût forcé à subir un colloque. Mais, avant que celui-ci arrivât, le peuple perdit patience, et pour la première fois depuis la Réforme, il se fit justice à lui-même. Il courut aux couvents, arracha Treyer du sien, le traîna à l'Hôtel-de-Ville, brisa les coffres-forts de *Murner*, son confrère, heureusement absent, et en apporta tous les papiers dans la maison de Zell. Là se trouvait, parmi quinze fugitifs du pays de Bade, que Catherine avait amenés l'année précédente, le vieux et savant moine augustin, Dr *Mantel*, le premier prédicateur évangélique de Stuttgart. Depuis quatre ans déjà il avait gémi dans la prison, où l'avait fait jeter, pour ses convictions, Treyer, son provincial. Catherine avait remarqué à Bade le pauvre vieillard et ses nombreux enfants, et lui avait offert sa demeure. Le moment semblait arrivé d'exercer contre les oppresseurs des représailles; mais ce n'étaient pas de tels sentiments que Zell avait inspirés à ses auditeurs: il renvoya la foule, et fit voir peu après en chaire le mécontentement que lui inspirait une pareille conduite; car, comme le peuple, il voulait une

entière liberté, mais il ne la voulait que par la voie de la plus stricte légalité, même quand il la voyait menacée par les hommes les plus méprisables. Les masses se soumirent.

Les passions populaires ne dormaient encore qu'à demi, et à l'horizon on entendait déjà gronder la révolte des paysans, quand *Carlstadt*, l'ancien collègue de Luther, vint troubler lui aussi, le cours de la Réforme à Strasbourg, et y devenir le promoteur de la lutte la plus douloureuse que les prédicateurs de cette ville eurent à soutenir. Il dérouta bientôt les esprits, en attaquant Luther qui, bien qu'indirectement, avait été le premier évangéliste de Strasbourg; il accusa le Réformateur de papisme à cause de sa doctrine de la Cène, et prétendit que les Strasbourgeois étaient plus d'accord avec lui, Carlstadt, qu'avec Luther. La fougue de ce personnage inquiétait Zell, et il s'empressa de donner son adhésion à quelques sermons, que Capiton fit imprimer en toute hâte, afin de calmer le peuple. Puis il s'unit à ses collègues pour demander l'expulsion de Carlstadt, et voulut bien se priver pendant quelque temps de son assistant, afin que celui-ci pût porter à Luther une lettre, dans laquelle Butzer lui décrivait la nouvelle liturgie de Strasbourg, et l'assurait de l'inaltérable sympathie des prédicateurs de la ville[1]. Cathe-

[1] Il ne sera pas sans intérêt, je pense, de connaître quelques détails de cette liturgie : chants, prières et sermons, tout se faisait dans la langue du peuple. Le baptême était célébré d'après la liturgie de Luther; seulement on laissait de côté le sel, les cierges et le chrême, dont personne ne voulait plus. Le pasteur donnait encore la cène, *qui avait lieu tous les dimanches*, en habit de messe; on maintenait également l'élévation : mais l'un et l'autre usage commençaient à disparaître. Le service s'ouvrait par la confession des péchés, puis la

rine ne laissa pas échapper une aussi belle occasion de témoigner au grand homme sa reconnaissance et son admiration, et elle eut la joie de recevoir de lui une réponse.

Il fallait aviser sans délai à fortifier par de nouveaux et énergiques moyens les libertés conquises, mais encore si peu affermies, et exposées à des ennemis si nombreux et si divers. Or rien n'était plus efficace pour préparer les générations futures à l'indépendance de leur foi, que l'instruction religieuse. Personne ne connaissait mieux les vrais besoins du peuple que Zell, son préféré. Il réunit ses collègues chez lui, on se concerta, mais tous les projets qu'on forma vinrent échouer contre l'impassible sagesse du magistrat: les paysans sont aux portes, répondit-il aux prédicateurs, les projets ne gagneront du reste qu'à mûrir. Cependant les bourgeois aussi voyaient l'orage approcher et ils en profitèrent pour insister auprès des autorités, jusqu'à ce qu'ils obtinssent au moins l'ordre pour tous

communauté chantait un psaume allemand, ou : Seigneur, aie pitié de nous, et : Gloire soit à Dieu dans les cieux. Le prédicateur prononçait la prière générale, et continuait par la lecture d'une portion d'une épître, à laquelle il ajoutait une courte explication. La communauté chantait encore un psaume ou le décalogue, puis le prédicateur montait en chaire et parlait, pendant une heure environ, sur une portion de l'Évangile. La communauté chantait de nouveau : Nous croyons tous en Dieu, etc.; le prédicateur exhortait brièvement les assistants à se donner à Dieu, et prononçait la prière d'intercession générale pour les autorités et pour l'Église tout entière. Alors venaient les paroles d'institution de la Cène; on montrait au peuple le pain et le vin; le pasteur faisait une prière exhortatoire, et, après la prière dominicale, il prenait les espèces, et les offrait à tous ceux qui voulaient communier avec lui. La célébration terminée, la communauté chantait : Gloire soit à Dieu, et, après une courte prière finale, l'assemblée se séparait.

les prêtres de ne plus célébrer la messe qu'en allemand.

La condition des habitants de la campagne, sous la domination du clergé, était alors des plus misérables: ils n'avaient rien dont ils n'eussent à payer au moins la dîme au fisc de l'évêque, et une bonne partie de ce qui leur restait s'en allait souvent en indulgences ou en amendes « spirituelles, » sous peine d'excommunication. Déjà, vers la fin du quinzième siècle, le désespoir les avait poussés à la révolte; cependant le *Bundschuh* qu'ils formèrent, put encore être comprimé à temps. Or maintenant l'Évangile parlait aux paysans de liberté, et légitimait leurs aspirations à la délivrance; dans les villes, le clergé était sur ses gardes; les Suisses avaient renversé sa tyrannie; dans la Haute-Alsace, le pouvoir des princes s'unissait à celui des évêques pour resserrer encore les liens du peuple; les « prophètes » enfin parcouraient le pays, arrachant les âmes à leur sombre apathie, et les fanatisant par la perspective d'une délivrance prochaine.

Bientôt des masses menaçantes partent du lac de Constance, avancent avec une rapidité effrayante en renversant tout sur leur passage, et au jour de Pâques 1525 elles campent, au nombre de 3000 paysans, près de *Dorlisheim,* village à quelques lieues de Strasbourg. Le peuple de la ville est en suspens; le magistrat veille, déterminé à tout; les prédicateurs exhortent, supplient: personne ne bouge.

Le lundi de Pâques arrive un messager des paysans, porteur d'une lettre pour le magistrat, et d'une autre pour les prédicateurs. Dans celle-ci, les insurgés demandent qu'on vienne leur apporter des conseils et des

consolations. Zell se décide à partir avec Capiton et Butzer; ce n'est qu'à son corps défendant que le magistrat les laisse partir. Ils chevauchent pendant toute la journée du mardi; puis, après avoir pris quelque repos dans une abbaye voisine, ils se rendent auprès des paysans. Ils sont reçus par les acclamations et le cliquetis des armes de la troupe *chrétienne* et de ses *régents*. On forme un cercle épais, bizarre et menaçant autour d'eux, et on y pousse quelques malheureux moines, auxquels plus de 2000 voix en colère crient: Qu'à l'aide de l'Écriture ils convainquent maintenant les prédicateurs d'hérésie! Ceux-ci ne cachent pas l'indignation dont les remplissent de tels procédés. Capiton prend d'abord la parole et parle aux révoltés d'obéissance et de patience; il les supplie de se désister de leur entreprise, et les engage à traiter avec leurs gouverneurs, en les assurant de l'appui du magistrat de Strasbourg. Zell et Butzer le relèvent, en adressant des paroles semblables à la foule étonnée ou irritée. Les prédicateurs s'éloignent enfin et, après avoir adressé en commun un écrit de conciliation aux paysans, ils rentrent à Strasbourg. Peu de jours après, les insurgés partaient pour les montagnes voisines.

Catherine avait accompagné son mari. Pendant qu'il se trouvait dans le *ring* elle parcourait les environs, pour consoler les malheureuses femmes des paysans et leurs enfants. A l'entrée d'un village elle rencontre deux jeunes gens armés de bâtons. Elle leur demande ce qu'ils font là. — Nous gardons le village contre l'ennemi, répondent-ils. — Catherine ne put s'empêcher de rire à travers ses larmes. Hélas, leur dit-elle, la malheureuse garde que vous faites! Mes braves amis,

David dit dans un de ses psaumes: Si le Dieu fort ne garde la ville, les sentinelles veillent en vain.

Un mois plus tard, les terribles hordes étaient anéanties dans les gorges de Saverne, et leurs vainqueurs leur rendaient au double toutes leurs atrocités. Aucune voix ne s'éleva en leur faveur, si ce n'est celle de Strasbourg; encore ce généreux courage ne lui suffit-il pas Plus de 2000 fugitifs que poussaient la terreur et la faim furent amenés dans la ville. Catherine fut heureuse de les secourir. Elle en remplit bientôt sa maison. Elle s'adjoignit deux veuves, et alla chercher de tous côtés les malheureux, qu'elle conduisit elle-même à l'hospice des Carmes déchaussés. Mais ils étaient trop nombreux; elle fit appel à la charité des habitants, alla quêter partout, et personne ne refusa de contribuer à son œuvre. Magistrat, bourgeois, prédicateurs, tous n'étaient qu'une âme.

Mais d'autres épreuves étaient encore réservées à cette foi qui faisait si vaillamment ses preuves. Elles vont nous montrer sous des faces nouvelles le caractère de Zell.

Depuis le séjour de Carlstadt à Strasbourg, l'ancienne entente entre cette ville et Wittemberg n'avait pas pu se rétablir. Les prédicateurs, prévoyant des conflits, voulaient les éviter avant qu'il fût trop tard. Zell pensait que le moyen le plus efficace serait de passer sous silence les points controversés et de continuer à fortifier la foi dans les masses. Il ne comprenait pas l'importance d'un fait qui, depuis longtemps, s'était révélé à Butzer: c'est que la Réforme de Strasbourg n'était qu'une partie de la Réformation générale, et qu'elle ne pouvait progresser, s'il n'y avait une parfaite entente entre tous ceux qui y adhéraient.

Pour faire faire à Zell quelques efforts actifs, afin de rétablir la paix avec Luther, Capiton et Butzer avaient imaginé des conférences hebdomadaires et lui avaient demandé de pouvoir les tenir dans sa maison. Les prédicateurs y passaient en revue les publications récentes, et s'y entretenaient des affaires du jour, particulièrement de la question de la Cène, sur laquelle roulait tout le débat avec Wittemberg. Les collègues de Zell s'y assurèrent sans doute de son parfait accord avec eux sur cette question; aussi bien cet accord ne lui coûtait-il pas d'efforts, car dans l'Apologie et dans ses sermons de l'année 1524 il s'était déjà montré partisan assez décidé du spiritualisme zwinglien, que tous les prédicateurs de Strasbourg avaient adopté. Mais ils ne purent l'amener plus loin. Des ennemis plus pressants, du reste, les forcèrent bientôt eux-mêmes à mettre à l'ordre du jour les débats avec Luther.

Les anabaptistes, chassés de la Suisse et des pays environnants, rôdaient depuis quelque temps autour de Strasbourg; plusieurs même d'entre eux, enhardis par la tolérance du magistrat et des prédicateurs, s'étaient glissés dans la ville, et y travaillaient en secret dans le peuple. Butzer comprit bientôt le danger; mais Zell avait l'âme trop aimante et l'esprit trop peu pénétrant pour vouloir partager sa sévérité. Il ne put voir, sans une secrète joie, l'un d'eux, nommé Echsel, se dérober par la fuite à un colloque, auquel Butzer l'avait invité. Mais il dut bientôt apprendre à connaître, à ses propres dépens, le caractère charnel de ces fanatiques. Butzer était parvenu à faire chasser de la ville un tisserand anabaptiste. Mais Benfeld, où il avait résidé, ne voulant pas lui rouvrir ses portes, il revint à

Strasbourg. Le dimanche suivant, il alla entendre Zell. Celui-ci lit son texte : Ex. XXVIII, 23, puis commence son sermon par ces mots : Voyez combien il est dangereux de ne pas écouter l'Esprit qui nous parle par l'Écriture. Tout à coup le tisserand, d'une voix tonnante, l'apostrophe au milieu de l'assemblée recueillie : « Tu mens contre le Saint-Esprit, maître Matthieu, lui crie-t-il; par la puissance de l'Esprit je te commande de descendre de la chaire, pour que j'y monte et y parle plus véridiquement que toi. » On le saisit aussitôt; d'une voix on crie : A l'Hôtel-de-Ville! On l'entraîne, et la foule de suivre. Zell peut à grand'peine en retenir quelques-uns, qu'il supplie de maintenir l'ordre et la paix.

« Le Seigneur commence donc à nous éprouver aussi par les anabaptistes, écrit tristement Butzer, à l'occasion de ces nouveaux démêlés[1]; faut-il que ce soit maintenant que les papistes ne nous laissent pas encore en paix, et que nous n'avons plus que des hostilités à attendre de la part de ceux, qui, naguère encore, étaient nos frères et nos plus fidèles alliés? »

En effet, le premier mouvement anabaptiste était à peine apaisé, que la lutte avec Luther reprit avec une nouvelle énergie. Déjà on en voyait les désastreux résultats à Strasbourg. Car, en dépit de toutes les précautions que les pasteurs avaient prises pour cacher au peuple l'importance de cette querelle de frères, il savait fort bien, surtout par les marchands étrangers qui venaient sans cesse en apporter des nouvelles, ce que signifiaient ces dissentiments. Ceux-ci ne tardèrent pas à pénétrer dans son sein, et à y occasionner de fré-

[1] Baum, *C. et B.*, 363.

quentes discussions, qui souvent dégénéraient en disputes pour les esprits clairvoyants et les âmes modérées; ces commencements de guerre civile menaçaient d'avoir des conséquences plus fâcheuses que la guerre des paysans. La suite montrera en effet que c'est là que se placent les origines de *l'ultra-luthéranisme*, qui fit tant de mal à l'Église.

Zell dut se convaincre lui-même de l'importance pratique de cette lutte; il se vit donc obligé d'en faire mention en chaire; mais il n'oublia jamais de ne traiter cette affaire fâcheuse que comme une guerre de mots, et rappela sans cesse à ses auditeurs que Luther, Zwingli et les prédicateurs de Strasbourg s'accordent tous sur le principe, que le sacrement n'est efficace que par la foi.

Butzer était bien aise de voir faire à Zell ce progrès, car il sentait que personne n'exerce une influence aussi grande que ce dernier, sur la population entière de Strasbourg; mais ce progrès était encore insuffisant et Butzer se sentait toujours arrêté par la lenteur que son collègue croyait devoir mettre à avancer.

Du reste, ce dernier pratiquait fidèlement le remède qu'il avait recommandé aux prédicateurs au commencement du débat: empêcher les progrès du mal en fortifiant la foi de ses ouailles; et la persévérante adhésion aux vérités fondamentales, que la plupart des adhérents de la Réforme montrèrent pendant tout le cours de cette lutte, est un témoignage de l'esprit de sagesse, de force et de modération que Zell montra dans la mise en action de son principe.

Grâce à un heureux mélange de fermeté et de douceur, il avait su, dès le commencement de la Réforme,

se diriger, avec un calme réfléchi, à travers tous les obstacles vers un but toujours plus distinct. Maintenant son intelligente persévérance avait mis d'accord et consolidé ces divers éléments, il n'en avait pris que la partie nécessaire à son ensemble, laissant de côté les extrêmes, ce qui ne l'empêcha jamais de sympathiser largement, trop largement peut-être, avec ceux qui ne purent quitter les extrêmes. Également accessible à tous ceux qui venaient lui faire part de leurs faiblesses ou de leurs tribulations, à la portée de l'intelligence la plus humble, il était devenu comme un signe de ralliement au milieu des dissensions du peuple, et la règle des croyances de ce dernier, qu'il ramenait sans cesse à un christianisme vivant et pratique.

Mais s'il demandait une vraie piété, il détestait toute mollesse et toute sentimentalité. Il était animé de l'esprit jeune, vigoureux et sain de la Réformation; la gaîté n'était pas à ses yeux un péché, et il ne voulut jamais prendre au peuple aucun de ses délassements innocents. Cependant, s'il le fallait, il savait se montrer plein du feu consumant d'Élie contre tout partage de cœur et toute lâcheté de la foi: surtout il était strict avec lui-même, et exigeait de ses collègues une égale sévérité de mœurs. L'un d'eux, l'ayant invité un jour à dîner, exhiba pour le servir, des plats d'or et d'argent. Zell, voyant qu'il était le seul convié, et indigné de trouver un tel luxe chez un prédicateur, quitta sur-le-champ son hôte, sans avoir dîné. Peu après il le prit à part, lui fit de sévères reproches, et l'engagea vivement à vendre son superflu, et à se montrer d'autant plus libéral envers les pauvres. On n'a pas de lettres de lui, et ce manque complet de correspondance avec le

dehors montre combien toutes ses forces étaient exclusivement consacrées à ses ouailles. Aussi la bourgeoisie lui témoignait-elle une profonde affection, qu'elle lui prouva en mainte occasion.

A ses côtés brillait, dans son infatigable activité, sa compagne Catherine. *J'allais*[1] *dans les maisons des riches, dans les maisons des pauvres*, dit-elle ; *pendant les épidémies, je portais les pestiférés, j'allais voir, consoler et veiller les malades, les mourants et les prisonniers; j'avais plus à faire qu'aucun chapelain ni vicaire, aussi mon mari ne m'appelait-il pas autrement que son cher assistant.* Cette activité ne suffisait même pas à son esprit ardent; elle trouvait encore le temps de lire les écrits et les sermons des principaux théologiens contemporains, se mettait en correspondance avec eux, et leur envoyait, s'il le fallait, de vertes épîtres; aussi les «colonnes de l'Église» avaient-elles pour cette femme un profond respect, et n'hésitaient-elles pas à l'employer dans plus d'une de leurs affaires.

Ce qui, depuis longtemps, pesait bien plus à Zell que tous les débats avec les Luthériens, c'étaient les entraves mises à la réforme du culte. Il commençait à trouver bien long et bien superflu le retard que mettait le magistrat à abolir la messe; personne n'attachait plus de prix à cette dernière; la doctrine évangélique de la Cène avait pénétré dans tous les esprits. Il s'irritait surtout de l'opiniâtreté que mettait le clergé à opposer la résistance de l'inertie aux propositions les plus conciliantes de l'autorité. Cependant prédicateurs et paroissiens se tinrent encore tranquilles, seulement

[1] Füsslin, *B.* V, 301.

ceux-ci, poussés sans doute par leur pasteur, présentèrent, avec d'autres bourgeois évangéliques de la ville, une supplique au magistrat pour l'abolition de la messe. Le magistrat répondit qu'il n'était pas en son pouvoir de les contenter. Zell démontra aux bourgeois souverains à leurs *poêles* (c'est-à-dire aux chambres où les échevins ou représentants des bourgeois se réunissaient pour y prendre toutes les décisions concernant les affaires de la ville), que ce droit leur revenait, et ils ne l'oublièrent pas.

Survint le Colloque de Berne (janvier 1528) auquel Butzer et Capiton furent invités. Ils furent heureux d'avoir pu apprendre à y connaître les résultats de la liberté évangélique, auxquels ils n'étaient pas encore arrivés à Strasbourg. Lorsqu'ils revinrent, ils encouragèrent par des récits circonstanciés magistrat, bourgeois et amis à accélérer l'abolition de la messe, abolition qui leur tenait autant à cœur qu'à Zell.

Ce qui s'était fait à Berne, pourquoi cela ne se ferait-il pas à Strasbourg? Toute la prédication de Zell se concentra maintenant sur ce thème: indulgences, œuvres mortes, prêtrise n'étaient plus pour lui qu'affaire secondaire. Les bourgeois adressèrent alors une dernière supplique au magistrat « concernant l'*entière* abolition de la messe » (mars 1528); et, poussés par l'exemple de la vaillante Catherine qui, par ses écrits et par sa parole, répandait, sans peur et sans distinction, l'Évangile autour d'elle, les femmes de la paroisse de Capiton présentèrent à leur pasteur une supplique semblable.

Mais le magistrat voyait plus loin que Zell et le peuple. Il savait que l'union de Ratisbonne était encore

toujours en vigueur, et qu'elle avait décidé de faire à la prochaine occasion un grand coup d'État. Ses craintes devaient disparaître, et avec elles les derniers obstacles. Grâce aux efforts de Butzer et de Jacques Sturm, Strasbourg entra enfin dans la *Civitas christiana*. C'était une union offensive et défensive pour la foi, qui venait d'être créée sous les auspices de Sturm, de Zwingli et de Philippe de Hesse, et qui, embrassant d'abord les villes de l'Allemagne du Sud, était destinée à comprendre tous les États germaniques protestants. Après avoir adhéré à cette ligue, le magistrat crut pouvoir obtempérer sans trop de péril aux demandes des bourgeois et des pasteurs; et, en dépit d'une dernière résistance de l'évêque, l'abolition de la messe fut décrétée au conseil, et ratifiée à une grande majorité par les trois cents échevins (20 février 1529).

La magistrat savait fort bien dans quelles mauvaises dispositions les catholiques romains étaient en ce moment à l'égard des adhérents de la Réforme en Allemagne; et il ne se faisait pas illusion sur les dangers auxquels la ville de Strasbourg en particulier s'exposait par la grande décision qu'elle venait de prendre. Pour résister efficacement à l'ennemi, il eût fallu s'unir. Comment le pourrait-on? Luther refusait de faire aucune concession, et il était l'oracle de l'électeur de Saxe, le principal soutien de la Réformation. Cependant Philippe de Hesse parvint à persuader à Luther d'accepter, à Strasbourg, un colloque avec *Zwingli* et les Strasbourgeois. Ceux-ci supplièrent Zurich de laisser partir son grand prédicateur, et le 6 septembre (1529) ce dernier arriva, en effet, à Strasbourg avec

Œcolampade, et vint loger chez Zell. Aussitôt sa maison devint le rendez-vous de tous les personnages marquants de la ville. Catherine en fut fort réjouie, comme on pense. Zwingli en personne chez elle, et avec lui tant d'hommes si savants, si grands! On les lui laissa pendant quatorze jours, durant lesquels elle put « laver les pieds des saints, » comme elle s'exprime elle-même [1], et se fit, pour bien les servir, fille de cuisine et femme de chambre.

Mais il semblait que les réformateurs de Strasbourg voulussent retarder eux-mêmes leur œuvre de conciliation en refusant de s'unir entre eux, comme il eût fallu. Depuis longtemps, Zell avait oublié la leçon que lui avait donnée le tisserand anabaptiste. Comme tous ses collègues, sans doute, il rejetait les exagérations de la secte à laquelle cet homme appartenait; il ne voulut jamais avoir affaire à Hofmann, qui en était le chef, et ne demandait pas mieux que de le laisser dans la maison de santé où Butzer l'avait fait mettre; il n'hésita pas plus à offrir sa maison quand il s'agit de réconcilier avec les prédicateurs l'un des plus fidèles amis de Catherine, *Luc Hackfurt*, le directeur des hospices, qui s'était laissé prendre, pendant quelques temps, aux doctrines des anabaptistes. Mais il ne pouvait consentir aux mesures souvent sévères que Butzer croyait devoir recommander au Magistrat. N'y avait-il pas, dans l'exaltation de ces sectaires, souvent beaucoup de piété? C'était avec tant de sincérité et de courage qu'ils adhéraient à l'Évangile, et il ne les trouvait pas, à y regarder de près, si dénués de bon sens. Aussi parlait-il

[1] Füsslin, *B.* V, 313.

en leur faveur dans ses sermons; il les défendait au « Convent des prédicateurs » (qui était résulté des conférences hebdomadaires autrefois tenues chez lui), et, un jour, il y dit: « Je prends le ciel et la terre à témoins devant le juge suprême que je suis innocent des malheurs et des persécutions que subissent ces pauvres gens. »

Zell, par cette sympathie exagérée, préparait encore d'autres désagréments aux prédicateurs. Dans cette même année mémorable de 1529 était arrivé à Strasbourg un noble de Silésie, bien noté déjà dans cette ville pour sa courageuse confession de la vérité. Dans les discussions sur la Cène il avait pris parti contre Luther, et venait d'être chassé de sa patrie à cause de ses conventicules. C'était *Schwenckfeld*. Zell, Capiton et Butzer le reçurent d'abord également bien, mais bientôt ce dernier se vit obligé de le combattre. Schwenckfeld poussait à l'extrême le principe de la parole intérieure, rejetait le baptême des enfants, ne voulait pas qu'on déshonorât le sacrement, en le donnant à des membres indignes de l'Église, et reprit ses conventicules. Butzer fit part de ses appréhensions à Zell, mais les singularités du pieux sectaire ne pouvaient être pour ce dernier des motifs de séparation. Butzer trouvait que Schwenckfeld était un nouvel élément de trouble dans la ville: Zell ne voulait voir en lui qu'un confesseur de Christ. Il continua de le traiter en frère, et le garda chez lui. Quand on lui reprochait cet excès de tolérance, il avait coutume de répondre: Quiconque reconnaît Christ pour le vrai Fils de Dieu et l'unique Sauveur des hommes, je lui donne part à ma table, et veux aussi avoir part et communion

avec lui dans le Ciel. Et Catherine ajoutait : Que nous importent les dénominations ? Nous n'étions pas obligés, en recevant nos hôtes, d'être de l'avis et de la foi de chacun ; mais notre devoir était de les aimer et de les servir tous sans distinction : c'est là ce que nous enseigne Christ, notre Maître.

Nous ne pouvons approuver, dans des temps de création comme étaient ceux où vivait Zell, son affection trop facile pour les sectaires; plus de discernement n'eût certes pas nui à son admirable charité. Mais cette réserve faite, on peut dire que, si le caractère conciliant des réformateurs strasbourgeois était représenté par Butzer et Capiton dans la sphère dogmatique, et diplomatique dirai-je, il trouvait en Zell, à un bien haut degré, son expression pratique, j'allais dire évangélique.

C'est pendant ces embarras causés par les anabaptistes et au fort de la lutte avec Luther, que Zwingli succomba à Kappel (1531). Butzer songea avec douleur à la joie que les Luthériens devaient en ressentir. Mais Catherine, admiratrice, s'il en fut, de Luther, le consola et lui dit, dans la grandeur de sa foi : *S'il est mort, c'est qu'il est mort en héros chrétien, et ceux qui l'ont brûlé en auront des ardeurs. Il était digne de notre estime et cher à mon cœur.*

Luther ne pouvait encore parler ainsi. Cependant il montrait déjà des velléités d'accommodement. Quelques mois avant la mort de Zwingli, Catherine avait de nouveau écrit à Luther une lettre dans laquelle elle intercédait auprès de lui en faveur des Suisses et des villes de la Haute-Allemagne, et lui demandait d'user envers eux de plus d'indulgence et de douceur. La réponse de Luther est caractéristique :

« Grâce et paix en Christ, lui écrit-il. Ma chère dame, si j'ai tardé à répondre à votre lettre, c'est que l'affaire qui nous occupe était encore de trop fraîche date. Mais, grâces à Dieu, l'âpreté s'est quelque peu adoucie; je rappelle donc à votre souvenir ce que vous m'avez écrit, et vous prie d'insister auprès de vos amis, afin qu'avec l'aide de Dieu nous arrivions enfin à la paix et à l'union. Car, vous le savez, l'amour a le pas sur tout, excepté sur Dieu, au-dessus duquel il n'y a rien, pas même l'amour. Si c'est donc lui et sa Parole qui nous guident, l'amour sera certainement le maître, après Dieu. Mais nous n'y arriverons pas par nos propres pensées ni par nos œuvres : il y faut aller par sincères prières et soupirs spirituels; car c'est là la cause de Dieu, non la nôtre. Notre œuvre n'est rien. Priez, priez, priez, et abandonnez le reste au Seigneur. Sur ce, que Dieu vous garde. Amen. »

Cependant Zell ne soutenait que bien faiblement Butzer dans ses efforts de concorde. A mesure qu'il avançait en âge — il avait alors cinquante-six ans — son âme simple s'éloignait davantage de ce qu'il nommait de stériles subtilités. Ses collègues étaient impatients d'une telle conduite, et Butzer s'en plaignait à son ami Blaurer : « Si Matthieu, lui écrit-il[1], qui seul encore dispose du peuple, tenait plus au ministère et à l'Église, et s'il prêchait plus décidément la foi, certes nous n'aurions pas à nous en plaindre. Toutefois c'est une âme droite et qui cherche Dieu. Si Capiton et moi, nous pouvions être plus souvent auprès de lui, nous serions sauvés; mais c'est sa femme qui ne cesse de le

[1] Röhrich, *Gesch. d. Ref. im Els.*, II, 154.

pousser aux œuvres. » C'était là surtout ce qui irritait Butzer : l'influence presque absolue que Catherine exerçait en ces questions si graves, sur son mari, pieux homme sans conteste, disait-il, *sed « prorsus ingenio inconto et γυναικοκρατομενος*[1], et encore par une femme qui a une si haute opinion de sa propre personne. » Souvent elle se permettait même d'émettre son avis particulier, et comme elle disait toujours franchement sa pensée, il s'élevait parfois de vives discussions entre elle et les prédicateurs.

Zell étant inattaquable de front, Butzer résolut de le tourner, et il le fit avec adresse. Il engagea *Marguerite*, l'intelligente sœur de son ami Blaurer à Constance et la digne amie de Catherine, à écrire plus souvent à cette dernière, afin d'obtenir sa coopération aux plans de concorde des prédicateurs strasbourgeois. Catherine gagnée, on répondait de maître Matthieu. La ruse réussit; et, pour couronner l'œuvre, on parvint à faire faire à Zell, pendant l'été de 1534, un « voyage d'agrément » à Constance, où Marguerite témoigna au réformateur toutes les prévenances possibles. Zell, du reste, plut beaucoup au peuple de Constance pendant le court séjour qu'il fit dans cette ville; il y prêcha trois fois en un jour, aux grands applaudissements de son nouvel auditoire, qui le trouvait même supérieur à Butzer, à cause de sa clarté.

On avait appris à connaître, en Allemagne, la position que Zell avait prise dans ces débats. Le docteur *Eck*, entre autres, qui avait étudié avec lui à Fribourg, en eut aussi des nouvelles, et le crut déjà à moitié

[1] Röhrich, *loc. cit.*, p. 153.

gagné à l'Église romaine. Quel ne fut pas l'étonnement de Zell quand, à son retour de Constance, il reçut du célèbre adversaire de la Réforme une lettre où il l'engageait sans trop de façon à rendre sa conversion complète, et lui faisait part du bruit qui courait que Blaurer était déjà rentré dans le giron de l'Église. Il faut avouer que le moment et l'exemple n'étaient pas choisis avec bonheur.

Pendant ce temps, les sectaires continuaient à diviser la ville, et leur présence y était d'autant plus nuisible que la tolérance excessive que nous avons trouvée chez Zell et chez sa femme était devenue générale parmi les Strasbourgeois et même au sein du Conseil. La mollesse du piétisme de Schwenckfeld en particulier, que Zell hébergeait toujours, n'exerçait pas une très-bonne influence, surtout sur la partie féminine des fidèles. Depuis quelques mois aussi, Catherine avait accueilli un nouvel anabaptiste du Tyrol, *Marpeck*, homme inventif et assez instruit.

Il n'était pas possible à Butzer d'amener à bonne fin la lutte avec l'adversaire extérieur, aussi longtemps que, dans la place, se trouvait un autre ennemi. Il demanda et obtint du magistrat un synode (1534), dans lequel il battit complétement Schwenkfeld et les autres sectaires. Bientôt le noble Silésien comprit qu'il ne pouvait plus rester à Strasbourg, et, après un séjour de cinq ans qu'il y avait fait, il quitta cette ville, au grand regret de Zell, et surtout de Catherine. Elle ne l'oublia pas, et resta en correspondance avec lui. Zell aussi lui écrivit quelquefois, et ne se défendit pas de lui conserver les sympathies du peuple. Celui-ci, cependant, ne lui répondait souvent que par un sourire; car la secte

des « esprits étroits », que Schwenckfeld avait laissée derrière lui, avec ses conventicules et son doucereux patois du ciel, — les piétistes de nos jours, — n'allait pas trop à son frais et vigoureux bon sens.

Néanmoins, cette secte n'était pas sans bonne influence, car Strasbourg était loin d'être une ville de saints. A côté des innocentes réjouissances publiques, l'adultère et la débauche trouvaient toujours encore droit de cité dans la conscience de beaucoup de bourgeois; et Catherine ne trouva pas superflu, en 1534, de prêter la grande autorité de son nom à un Recueil de cantiques qui venait de paraître. Dans la préface qu'elle écrivit pour cet ouvrage, « elle se proposait d'aider à opposer ces chants spirituels aux honteuses chansons que les hommes, les femmes et même les enfants faisaient entendre dans les rues. » Zell aussi dit, en parlant de cette époque[1] : *Si nous étions de zélés chrétiens, nous aurions peut-être aussi des jours de sérieuse repentance, où nous humilierions notre chair par le jeûne, afin de nous rendre plus aptes à la prière. Mais il faudrait pour cela que la vie chrétienne eût tout autrement cours chez nous. C'est principalement la célébration du dimanche qui laisse à désirer, et dont l'oubli fait soupirer Zell. Les Juifs*, dit-il[2], *étaient encore enfants par l'esprit, et nous devrions leur être supérieurs de beaucoup dans tous les exercices spirituels. Mais tandis qu'ils mettaient toutes les occupations matérielles de côté pendant le sabbat, tellement qu'ils n'y allumaient pas même de feu, afin de se livrer pendant ce jour au soin de leur âme, ce n'est chez nous que pen-*

[1] *Catéchisme*, f. *J.* 6. r. — [2] *Ibid.*, 4. r.

dant le dimanche qu'ont lieu tous les divertissements mondains, toutes les réjouissances charnelles, pour taire les péchés honteux. O quelle vie sérieuse et zélée nous mènerions si nous voulions sanctifier le dimanche! Il siérait bien, du reste, à un magistrat chrétien d'empêcher pour sa part ces excès, comme le faisaient autrefois, avec une grande fidélité, les pieuses autorités des anciens et des premiers chrétiens.

La besogne, il est vrai, était plus grande ici qu'ailleurs; les bourgeois eux-mêmes l'avaient avoué, la dernière fois qu'ils avaient demandé aux autorités l'abolition de la messe. Mais ce n'était ni par des édits ni par la prison qu'on obviait à ces vices. Le seul moyen de faire disparaître les lacunes, c'était de les remplir : les prédicateurs l'avaient compris et exécuté depuis longtemps. Dès 1524, Zell et ses collègues avaient introduit l'instruction religieuse de la jeunesse, pour laquelle ils s'étaient servis des deux catéchismes de Luther. Plus tard, Butzer et Capiton en avaient également rédigé.

Mais aucun d'eux ne convenait aux vues particulières de Zell; les progrès de la doctrine protestante en avaient rendu, du reste, une nouvelle édition désirable. Au nom de ses collègues, Zell rédigea donc en 1534 UNE COURTE EXPLICATION SCRIPTURAIRE, A L'USAGE DES ENFANTS ET DES COMMENÇANTS, DES ARTICLES DE LA FOI CHRÉTIENNE, DU DÉCALOGUE ET DE LA PRIÈRE DOMINICALE[1].

[1] *Kurze schriftliche erklärung für die kinder und angohnden der gemeinen artickeln unsers christlichen glaubens. Der zehen gebott. Des Vatter unsers. Hierin findestu einfaltigen christlichen bericht aller stucken, die einem christen nutz unnd not zuwissen seind. Durch die prediger und diener der gemein zu Straszburg*, et à la fin du livre : *Gedruckt zu Straszburg, durch Matthiam Opiarium.* M. D. xxx. iiij.

Un catéchisme est un sommaire de la foi, présenté aux enfants sous forme de questions et de réponses. Le catéchisme de Zell est, sans doute, un sommaire de la foi présentée sous forme de questionnaire; mais ce n'est pas pour les enfants qu'il est écrit. Zell le sentait lui-même; aussi ajouta-t-il à son livre UNE SOMME DE TOUT LE CONTENU DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE POUR LES ENFANTS. Il ne veut pas enseigner la foi; il la présuppose; elle est son point de départ, et ce qui le prouve, c'est qu'il s'en rapporte explicitement, au commencement de son livre, à l'instruction religieuse antérieurement reçue par l'enfant à l'école et à l'église. Quant à lui, il ne veut qu'approfondir cette foi, et conduire plus avant dans l'intelligence des mystères de la Parole de Dieu et de son royaume, ceux qui sont déjà chrétiens. Aussi son catéchisme n'est-il pas un manuel propre à être confié à la mémoire; le livre est tout d'abord trop étendu pour cet usage (il comprend 208 pages in-16); c'est une étude, à la hauteur de laquelle des paroissiens adultes seuls peuvent se trouver. Car les questions et les réponses y sont une conversation entre deux intelligences également mûres, qu'il plaît à Zell de nommer *l'enfant et l'instructeur*. Les interlocuteurs discutent, et même dissertent, l'un comme l'autre, pendant des pages entières. Même il arrive à l'auteur de polémiser, mais chaque fois qu'il touche à un point en litige, on dirait une sainte terreur qui l'empêche de s'y arrêter, et chacune de ses sorties se termine par ces paroles pacifiques : « Quoi qu'il en soit, que cela ne t'engage jamais. à disputer avec personne, ni à te séparer d'avec lui [1]

[1] F. *F.* 3. v.

Aussi ne fait-il allusion à la doctrine catholique que quand il le faut; car il n'oublie jamais qu'un catéchisme n'est pas une apologie. Cependant on remarque, à plusieurs reprises, des attaques contre les sectaires, qui sont assez véhémentes et qui jettent une vive lumière sur les rapports du *pasteur* Zell avec eux: *Malheur à toutes les sectes*, s'écrie-t-il[1] après avoir traité de l'article de l'Église, *car elles se soustraient aux grâces et aux salutaires influences de Jésus-Christ, dès qu'elles quittent l'Église. C'est en vain que ceux qui se séparent de celle-ci, avancent des prétextes hypocrites, et se disent seuls saints avant tous les autres.* Et quand il parle des anabaptistes: *Cher enfant*, dit-il[2], *ne te laisse pas troubler, dans la doctrine du baptême des enfants, par les gens pervertis qui la blasphèment. On ne voit que trop aux mauvais fruits qu'ils portent, à leurs grossières erreurs et autres scandales, que ce n'est pas un bon esprit qui les pousse, quoiqu'ils s'en fassent gloire. Laissons les aller, et restons dans la sainte unité des fidèles.*

Ce qui importe avant tout à Zell, c'est que son enseignement soit pratique: aussi, nulle part de définitions métaphysiques; elles n'allaient pas du reste à la tournure de son esprit; dans ses définitions dogmatiques mêmes, il se débarrasse de la théorie dès qu'il le peut. Il ne s'arrête pas aux applications pratiques, que tout catéchisme tire des dogmes de la foi, et qu'il en tire surabondamment; par un penchant irrésistible de son âme elles deviennent souvent chez lui des exhortations très-longues, qui, çà et là, sont d'une grande beauté.

[1] F. *C.* 5 r. — [2] F. *C.* 8. v.

C'est une foi vivante qui les lui inspire. Aussi, quelque défectueuse qu'apparaisse la façon dont il la présente, en disant que *c'est admettre sans douter quelque chose comme certain*[1], tout son catéchisme prouve que, pour lui, elle consiste en réalité dans la communion vivante avec Jésus-Christ. C'est même là que se place le principal progrès que, à notre avis, il a fait depuis la publication de son Apologie: on trouve dans son second ouvrage une intelligence plus profonde et plus variée des vérités bibliques, une communion plus intime et plus sûre avec son Sauveur; on y sent comme un souffle plus puissant de l'Esprit de sainteté, qui le conduit parfois à des interprétations presque mystiques de l'Écriture. La liberté spirituelle aussi a grandi chez lui; les dernières traces de papisme, qui nous frappaient encore dans l'Apologie, ont disparu.

Nous n'avons pas l'intention de résumer tout cet ouvrage; cela n'est pas possible pour un catéchisme. Il suffira d'en faire connaître les parties les plus originales, quoique tout y soit original; et d'achever d'en pénétrer l'esprit.

L'ouvrage se divise en trois parties, qui semblent, à première vue, n'avoir pas de liaison entre elles. Mais Zell a cherché à en faire un seul tout. Voici comment il rattache le Décalogue au Symbole[2]: «Dieu nous a ainsi créés, dit-il, que tout ce que nous faisons, nous le fassions à l'aide de notre propre intelligence et de notre libre arbitre. Mais, après que le péché nous a corrompus, nous ne pouvons plus reconnaître par nous-mêmes Dieu ni sa bonne volonté. Toutefois, ceux que le Père

[1] F. *A.* 4. v. — [2] F. *E.* 8. r.

attire au Fils, et dans lesquels le Fils a pris vie, peuvent comprendre de nouveau ce que Dieu leur a donné, et travaillent à leur salut avec crainte et tremblement. Car Dieu réveille et stimule nos forces par sa Parole, où il nous propose deux choses : sa grâce, qui nous induit à croire en lui, et à lui donner notre confiance, comme l'Évangile et les articles de la foi nous le disent, et sa loi, contenue dans le Décalogue, qui nous enseigne la manière de vivre selon la grâce divine. » C'est ainsi qu'il sait aussi relier la prière dominicale au Décalogue.

1. Dans la première partie, du reste, dans l'explication du Symbole, il intercale, en parlant de l'Église, différents chapitres, où il parle successivement du baptême, du pédobaptisme (les troubles occasionnés alors par les Anabaptistes justifient, ou plutôt expliquent assez la présence de ce paragraphe), de l'usage du baptême, de la Cène et de la préparation à la Cène. Enfin, à propos de la rémission des péchés, il traite longuement de l'excommunication.

Nous nous arrêterons à quatre points principaux de cette première partie, qui sont en même temps les points fondamentaux du christianisme : la personne du Sauveur, l'Église, la Cène et le baptême.

« Jésus-Christ[1] est notre Seigneur, parce qu'il est véritablement Dieu d'éternité, et qu'il se manifeste par la création et la providence, mais surtout par l'assistance qu'il donne aux siens, comme celui par qui toutes choses sont et subsistent ; du reste, l'Écriture n'entend jamais, sous le terme de Seigneur, que Dieu lui-même. Jésus est le Fils unique de Dieu, car quoi-

[1] F. *A.* 8. v.

que celui-ci soit notre Dieu à nous tous, le Christ se distingue de nous en ce qu'il est l'homme sans péché, il est de race et de puissance divines, toute réelle que soit sa nature humaine. Comment a-t-il pu nous sauver? Zell trouve la réponse dans le fait de sa naissance, d'accord avec la Bible, qui, depuis la chute, ne connaît pas, sur terre, de plus grand mystère que la naissance de l'homme. Pour que notre Seigneur pût être l'Agneau pur et sans tache, et prendre sur lui les péchés du monde, il fallait qu'il naquît sans la souillure d'Adam, c'est-à-dire sans la coopération de l'homme. Ce que Dieu accomplit ordinairement par le ministère de ce dernier, il l'accomplit pour Christ par son Esprit saint; la naissance du Sauveur n'en est donc pas moins naturelle, et la Vierge réellement sa mère. Car quoique la chair d'Adam soit maudite, elle ne l'est qu'à cause du péché, sans lequel Christ a été conçu. C'est ainsi que saint Paul a pu le nommer « le second Adam venu du Ciel (1 Cor. XV), » qui, « parce que les enfants participent de la chair et du sang, y a aussi de même participé, afin que par la mort il subjuguât celui qui avait l'empire de la mort. C'est pourquoi il a fallu qu'il devînt semblable en toutes choses à ses frères, afin qu'il fût un souverain sacrificateur fidèle devant Dieu, et qu'il pût expier les péchés du peuple » (Hébr. II).

« L'Église[1] est la communion invisible de tous ceux qui sont unis au Sauveur, et la réunion visible de ceux de ses membres que le Saint-Esprit rapproche au moyen de la Parole et des sacrements. Sans doute, Dieu pourrait produire une véritable vie chrétienne sans le ser-

[1] F. *C.* 2 r.

vice de l'Église (déjà, dans l'Apologie, nous avons entendu dire à Zell que Dieu rendrait bien, s'il le voulait, le chrétien accompli, sans aucun sacrement); mais il a trouvé bon d'établir cette institution, et de ne nous communiquer ses dons que par elle. C'est pour cela qu'il fallut que Paul fût baptisé par Ananias, le représentant de l'Église, quoique Jésus-Christ lui-même l'eût converti sur le chemin de Damas; un ange même du Ciel apparut à Corneille, cependant Dieu lui commanda de faire venir l'apôtre Pierre. Il y a donc un grand péché à se séparer de l'Église.

« Les sacrements[1] sont les signes visibles de la rédemption que Dieu nous offre par le Christ invisible. Ce sont des mystères, dont nos pères n'ont jamais parlé que devant ceux qui étaient manifestement chrétiens. Quant à la Cène, elle est la communion du corps et du sang de Christ, par laquelle nous sommes en lui, et lui est en nous; elle est nécessaire, car sans elle, notre chair et notre sang, corrompus par le péché, ne pourraient entrer au royaume des cieux. Les signes du pain et du vin n'y sont que des gages tels qu'on en donne, par exemple, lors des grandes transactions. Il faut s'abstenir, en cette matière, de toute idée naturelle de changement corporel, de division, d'espace. Car l'Écriture n'enseigne nulle part que le pain et le vin sont changés en chair et en sang; ils ne s'identifient pas non plus. Car ce n'est pas une union naturelle, mais sacramentelle qui a lieu dans la Cène, c'est-à-dire que, en même temps que notre corps prend du pain et du vin visibles, notre âme reçoit le corps et le sang de Christ; dans la

[1] F. *C.* 3. v. *D.* 2. v.

réalité, le pain visible et le pain invisible restent éternellement séparés; et le mot « ceci, » qui montre à l'œil le pain et le vin, ne désigne à l'âme croyante que le corps et le sang de Christ, qui lui sont communiqués. Le baptême est le bain de la régénération; le renouvellement par le Saint-Esprit, l'acte par lequel nous revêtons Christ, l'ensevelissement dans sa mort, l'ablution des péchés, que Jésus accomplit intérieurement en nous par son Saint-Esprit, et extérieurement sur nous, au moyen des signes visibles dont il a rendu l'Église dépositaire. « Car[1] on a bien aussi de la simple eau chez soi; mais c'est l'Église qui est la maison de Dieu, le temple du Christ; c'est là que se trouvent le peuple et le royaume de Dieu; c'est donc là aussi que doivent s'accomplir les actes de la nouvelle alliance. » (Que dire de ces dernières paroles : Zell entendrait-il ici par l'Église l'édifice de pierre? faudrait-il lui attribuer une idée aussi matérielle?)

Nous ne pouvons nous empêcher d'ajouter à cette définition que Zell donne du baptême, sa justification du baptême des enfants, qui nous paraît remarquable[2]. « On peut admettre les enfants au baptême, dit-il, car quand Dieu reçoit un peuple dans son alliance, c'est de lui et de sa postérité qu'il veut être le Dieu; il fait miséricorde à ceux qui l'aiment, jusqu'à la millième génération. Or c'est bien des enfants selon la chair de ceux qui sont en communion avec Dieu, qu'il s'agit. Car quel autre sens auraient les promesses que Dieu fit à la semence d'Abraham? Selon l'Esprit, tous les enfants de Dieu, dans quelque siècle qu'ils soient

[1] F. *C.* 4. v. — [2] F. *C.* 5. r.

placés, ne se trouvent pas unis entre eux par un autre lien de parenté que celui de la fraternité. Ce fait ne cesse pas d'exister pour les enfants d'entre les Gentils. Car Christ est la vraie semence d'Abraham, selon la chair. Or par le baptême nous revêtons Christ et participons ainsi à toutes les promesses que Dieu a faites à Abraham (Gal. III); voilà comment toutes les nations sont bénies en celui-ci, et comment Dieu accepte en grâce aussi notre semence. Non pas qu'il ait élu pour la vie éternelle tous ceux qui naissent des chrétiens; mais il les a privilégiés par le don de sa Parole et de ses sacrements. Il en avait agi de même avec son peuple sur lequel il nous a entés, et à la séve duquel nous participons. Le pédobaptisme équivaut à la circoncision. Quoique, comme les Juifs, beaucoup de chrétiens d'entre les Gentils se soient éloignés de la foi, cependant, grâce au pédobaptisme, elle s'est perpétuée à travers les siècles, comme il est manifeste aujourd'hui. Nous n'avons donc pas le droit de priver nos enfants du signe de l'alliance et des promesses du Dieu de grâce, avant que Dieu nous l'interdise par de nouvelles révélations sur le mystère de son élection. Sans doute, le Seigneur ne commande pas explicitement le pédobaptisme, mais il est implicitement recommandé dans la Parole de Dieu. Si cette recommandation ne suffisait pas, bien des enseignements de Jésus-Christ et de saint Paul qu'ils tiraient de l'Écriture, quand cependant on n'y trouve aucun passage explicite qui les appuie, manqueraient tout autant de fondement. A ce compte, nous pourrions aussi ne pas baptiser les Juifs, car le Seigneur a dit: Allez, enseignez tous « les païens » et baptisez-les. Du reste, Jésus-Christ a suffisamment

sanctionné le pédobaptisme des enfants par le « sacrement de l'imposition des mains, » qu'il a pratiqué à l'égard des enfants qu'on lui amena, et qui équivaut au baptême. »

II. Nous avons vu comment Zell trouvait un lien entre le Décalogue et le symbole, et qu'ainsi il ne prenait le premier qu'au point de vue évangélique. Il ne reste donc pas attaché à la lettre, dans l'explication qu'il en fait : il pénètre jusqu'à l'esprit des commandements, afin de pouvoir en faire une application féconde à l'Église de son temps. A tout propos, on lit cette phrase : *Dieu ne nous propose là en termes explicites que les points principaux; mais il y donne à entendre le reste;* et c'est ce « reste » que Zell se plaît particulièrement à développer. Mais Zell ne parvient à découvrir l'esprit, le véritable Esprit de Dieu, derrière la lettre des commandements, que parce qu'il se garde bien de l'allégorisation, cette fausse et commode spiritualité, et qu'il sait maintenir le sens historique du Décalogue, avec une fidélité rare en ce temps-là[1].

Cette saine et vigoureuse simplicité de sa foi, si intime cependant, il la doit à son bon sens, ou plutôt — et qu'est-ce autre chose que le « bon » sens — à la persévérante chasteté de son âme, qu'il a gardée depuis sa jeunesse. C'est grâce aux longs efforts de la sanctification qu'il comprend l'union vivante de l'esprit et de la lettre, que cette lettre consiste dans les faits de l'histoire, ou qu'elle soit contenue dans les pages du Saint-Livre. C'est grâce encore à ces efforts qu'il s'est débarrassé depuis longtemps des scrupules étroits et de l'inquiète

[1] Cf. particulièrement son explication du premier commandement.

indécision qui marque la vie élémentaire du chrétien (Col. II, 20). Il s'est élevé peu à peu, dans sa foi, à une joyeuse assurance, qui lui permet de manier hardinent la Parole de Dieu, parce qu'il est sûr de toujours la manier en esprit et en vérité. C'est bien ainsi qu'il faut interpréter la façon dont il justifie par exemple le serment, malgré la contradiction apparente de Matth. V, 37[1], et la recommandation qu'il fait au chrétien de demander une longue vie sur cette terre d'exil[2]. Enfin c'est de cette même source, d'où découle la force de sa vie intérieure, que procède aussi une sainte rigidité, qui ne veut pas, par exemple, de l'art dans l'Église[3].

Il paraît naturel maintenant, qu'avec ce besoin de pénétrer partout jusqu'à l'esprit et à la vie, Zell ne se contente pas de suivre pas à pas, dans son explication, la lettre des différents commandements. Il le fait, il est vrai; mais il fait plus encore, il cherche l'intention commune qui les a dictés. Elle consiste, pour Zell, à nous manifester notre péché sous ses diverses faces, et à nous exhorter à une contrition sincère; car dans la première table, ces commandements nous révèlent notre incrédulité, et dans la seconde notre égoïsme. Mais le but auquel ils tendent, en nous brisant ainsi, c'est de nous faire comprendre ce que nous possédons en Christ. Ces révélations du péché vont en croissant jusqu'au dernier commandement « tellement[4] que celui-ci nous le fait connaître jusqu'au fond. Car, si même Dieu nous fait la grâce de ne pas contrevenir par le fait aux commandements qui précèdent, le dixième nous découvre cependant, derrière toute notre justice

[1] F. *H.* 1 ssq. — [2] F. *M.* 8. — [3] F. *G.* 3. v. — [4] F. *L.* 6. v.

extérieure, un fond permanent d'iniquité : le péché originel. C'est pour cette raison, que saint Paul a pu résumer tout l'office accusateur de la loi dans ces mots : Tu ne convoiteras pas... En effet, si l'amour pour le prochain était parfait, nul bien d'autrui, et en général, rien n'exciterait plus notre convoitise. Dieu lui-même, et notre Seigneur Jésus-Christ vivraient en nous, et nous vivrions en eux, dans un complet renoncement à nous-mêmes. »

III. Le même pragmatisme se retrouve dans son explication de la prière dominicale, par laquelle il termine son catéchisme.

Mais d'abord, qu'est-ce que prier pour Zell? c'est exprimer un désir ardent du cœur. Toutefois, parce que Dieu sait mieux que nous-mêmes ce qu'il nous faut, les paroles dont nous nous servons à cet effet, ne servent qu'à nous exhorter les uns les autres et nous-mêmes à nous mettre dans la vraie disposition de la prière. C'est pour donner à cette dernière une bonne direction, que le Seigneur nous a enseigné la prière dominicale, dans laquelle nous supplions Dieu de nous accorder tout bien, et de nous délivrer de tout mal. Ce bien, c'est d'abord la vie éternelle, et en second lieu, la satisfaction de tous nos besoins temporels; ce mal, c'est notre péché passé, que nous demandons à Dieu de nous pardonner, et notre péché à venir, dont nous demandons à Dieu de nous préserver.

Voici la liaison intérieure que Zell relève dans la prière dominicale. Il dit, dans son explication de la troisième demande[1] : « Parce que notre Seigneur Jésus

[1] F. *M.* 5. r.

a sanctifié parmi nous le nom de son Père céleste, afin que nous reconnaissions et révérions en lui notre Dieu, il s'ensuivra que nous avons l'obligation de devenir bourgeois de son royaume par le ministère de l'Église, et c'est là ce que veut dire : que ton règne vienne. Cette Église nous instruit journellement dans la volonté de Dieu, afin que ce règne prenne naissance au dedans de nous, en justice, paix et joie par le Saint-Esprit. Mais parce qu'à cette sainte et divine volonté de notre Père, qu'il nous propose dans sa Parole, s'oppose sans cesse notre chair pécheresse, tellement que, ce que par sa grâce nous voulons, nous ne le faisons pas, mais que nous faisons ce que nous ne voulons pas, il est besoin que nous criions à lui sans repos : Seigneur, que ta volonté soit faite sur la terre comme au Ciel.... Le chrétien ne demande le pain quotidien, qu'afin de pouvoir accomplir la volonté de Dieu dans son royaume... Et parce que le péché est l'entrave qui nous empêche d'y entrer, nous demandons à Dieu de nous en débarrasser en nous le pardonnant; enfin dans la dernière demande nous ne faisons que prier Dieu, de ne pas nous laisser tomber dans la tentation d'agir contre ce que nous avons demandé précédemment.

Dans toute son explication éclate une puissante conscience du péché; mais loin d'entraver sa joie, elle en est plutôt le fondement, parce qu'il se sait pécheur grâcié ; et son âme assez simple, assez humble surtout pour avoir *voulu* être sauvée, ne mentionne si souvent et si fortement le péché, que pour magnifier avec d'autant plus de gratitude la délivrance de son Dieu. C'est par ce sentiment de reconnaissance que Zell demande aux chrétiens de mettre en œuvre tous les dons que Dieu

leur fait, et de montrer de la décision dans leurs croyances. Il ne leur impose pas de la rigidité, mais il exige d'eux une courageuse austérité pour leur propre personne, qui se manifestera tout naturellement par un amour franc et actif des autres : il en donne lui-même de touchantes preuves par plus d'un passage de son catéchisme ; nous avons particulièrement été frappé de celui où il rassura l'âme troublée par les conséquences de la sainte demande de la prière dominicale[1].

Quand notre âme sera-t-elle disposée à sentir en elle ces saints *besoins* de glorification de Dieu, d'obéissance, de pardon et d'amour? C'est à produire ce sincère soupir dans le chrétien que Zell tend avant tout dans son explication de la prière dominicale : *Vois donc,* dit-il, à la fin de chaque demande, *vois s'il en est beaucoup auxquels il soit donné de bien dire Notre Père, et combien il nous importe d'obtenir du Seigneur qu'il nous enseigne à prier.*

Le travail d'affermissement intérieur auquel était occupé Zell, et dont le catéchisme que nous venons d'analyser est un si intéressant produit, ne pouvait se faire sans de nombreuses interruptions; car de tous côtés on sollicitait l'assistance des prédicateurs de Strasbourg, et tout ce qui se passait dans les pays environnants était l'objet de leur intérêt. Philippe de Hesse avait reconquis le Wurtemberg pour le landgrave *Ulrich,* que le roi Ferdinand en avait chassé, et le landgrave était revenu dans ses domaines. Aussitôt les prédicateurs de Strasbourg lui écrivirent pour lui mettre à cœur la cause de la Réforme et lui recommander entre

[1] F. *N.* 1. v.

autres pour cette œuvre Blaurer de Constance. Mais les luthériens ne tardèrent pas à s'emparer de l'oreille du prince, et la position équivoque à laquelle Blaurer se trouva réduit par son épineuse mission, devint pour lui une charge insupportable. On en était désolé à Strasbourg. Capiton relevait en ce temps d'une grave maladie. Apprenant qu'il allait faire un voyage de convalescence à Wildbad, en Wurtemberg, Zell se décida à l'accompagner avec Catherine, afin d'aller consoler et conseiller avec lui Blaurer. Dans le cercle intime de tels amis, celui-ci reprit haleine, et quand ils le quittèrent, il se remit à son œuvre avec un nouveau courage.

Zell et sa femme étaient à peine de retour à Strasbourg, que Butzer, cédant aux sollicitations pressantes des prédicateurs d'Augsbourg, partait pour apaiser leurs discordes. Il s'en était allé le cœur gros; cependant Zell restait en cette ville pour contenir et diriger le peuple; depuis son voyage à Constance, du reste, il soutenait bien mieux son collègue dans la querelle des sacrements. Toutefois, il reçut, peu après le départ de Butzer, une lettre de ce dernier, dans laquelle il le suppliait de se rallier plus étroitement encore à ses collègues en cessant d'insister sur la question des parrains, que Zell rejetait comme inutiles; puis, il demandait à Catherine l'assistance de ses prières pour le pénible voyage qu'il allait entreprendre au milieu de l'hiver; Philippe de Hesse l'avait mandé auprès de lui, afin de le consulter sur des projets de concorde avec Luther.

Cependant l'horizon s'éclaircissait; Luther se montrait de plus en plus conciliant, et Butzer eut enfin l'inexprimable joie de pouvoir lui faire signer, en 1536,

une formule de concorde avec les Suisses. Les Strasbourgeois mirent tout en œuvre pour consolider la paix, et Mélanchthon, de son côté, se rendit en Wurtenberg dans le même but. Il descendit chez le prédicateur de Tübingen, Dr *Phrygio*, dans la maison duquel vint bientôt se réunir l'élite des théologiens du landgraviat et des pays environnants. On y voyait *Camerarius* et *Schnepf*, le célèbre médecin-docteur *Fuchs*, *Oporinus*, de Bâle, *Dasypodius*, *Butzer* et enfin le vieux *Zell*. On discutait, on causait, on se serrait la main, et, un jour, Mélanchthon remarquant Zell : « Et vous, lui dit-il, que vous semble de la Cène? » — Zell répondit : « Maître Philippe, je vous dirai ma croyance, et ma réponse à votre question, la voici : Depuis que Dieu, le Seigneur, m'a amené à la connaissance de son saint Évangile, j'ai toujours cru, enseigné et prêché au sujet de la Cène, que le corps de Christ y est offert à tous ceux qui veulent le recevoir, le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ, mon Sauveur et mon libérateur. Quant à croire qu'il faille le recevoir *substantialiter, essentialiter, realiter, naturaliter, præsentialiter, localiter, corporaliter, transsubstantialiter, quantitative, qualitative, ubiqualiter, carnaliter* etc., c'est le diable qui a apporté tous ces termes de l'enfer ! Christ a dit *simpliciter* : Voici mon corps, voici mon sang. Je m'en tiens à ces mots-là; car s'il eût trouvé nécessaire d'y ajouter : *substantialiter*, *essentialiter*, *realiter* etc., il n'eût pas manqué de le faire ».

A cette confession de Zell, Maître Philippe répondit avec plaisir : « C'est bien répondu. »

Deux ans plus tard, Zell entreprit un grand voyage en Allemagne. Catherine ne voulut pas le laisser aller

seul, quoique son vieux père, le menuisier Schütz, réclamât ses soins. Les deux époux traversèrent la Suisse, la Souabe, le Palatinat, visitant partout les églises et les prédicateurs, puis ils vinrent se présenter à Luther. Ce fut une grande joie pour le Réformateur de recevoir chez lui ce vénérable couple. Maître Philippe aussi fut bien aise de serrer la main à son nouvel ami et de voir Catherine. On se fit réciproquement des cadeaux, et au départ Luther dit à Zell et à sa femme : « Gardez-vous, gardez-vous de laisser revenir ce qui est aboli, et ce qui n'a point de fondement dans la Parole de Dieu. » Ils lui avaient fait part des craintes que leur inspiraient les progrès du nouveau parti des papistes luthériens à Strasbourg.

Cependant, si ces longues discordes sur la Cène, dont Carlstadt avait jeté jadis la première étincelle dans Strasbourg, étaient enfin éteintes entre les camps principaux, elles ne l'étaient pas encore partout. C'est ainsi que six ans après la concorde de Wittemberg, en 1542, nous retrouvons Zell prenant une part active aux débats qui s'étaient élevés, entre les prédicateurs de Francfort, au sujet des images et de la Cène. D'accord avec ses collègues, il leur adressa un écrit, dans lequel il leur déclara avec le bon sens exquis de sa foi, que les images sont ἀδιαφορα, et ne peuvent nuire que si l'on en fait un mauvais usage. « Quant à la présence de Christ dans la Cène, leur dit-il, elle est réelle, sans doute; mais cette réalité n'est pas de ce monde, de la chair, des sens, ni de la raison; elle est céleste, et réside dans l'esprit et la foi de la Nouvelle-Alliance. Les signes sont terrestres, comme dit saint Irénée; le don lui-même et l'essence des signes sont célestes. »

L'ardeur des sectaires aussi perdait sa force, surtout depuis que Hofmann, qui les avait tenus en haleine, était mort en prison; grâce à la ferme tolérance du magistrat, les anabaptistes s'en allaient d'eux-mêmes. Cependant les forces positives nécessaires à la propagation de l'Évangile menaçaient encore toujours de manquer. On ne disposait guère pour la prédication que de moines sortis de leurs couvents, et que leurs faibles connaissances rendaient peu aptes à leurs nouvelles fonctions. C'était presque toujours à l'étranger qu'il fallait chercher les rares prédicateurs, assez dévoués pour ne pas craindre les privations qui les attendaient à Strasbourg. En 1533 on avait déjà eu l'idée d'instituer des bourses en faveur des jeunes gens qui voudraient se destiner à la chaire; mais tant d'affaires politiques avaient alors préoccupé le magistrat, que ce ne fut qu'à l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire en 1543, qu'on put reprendre le projet. Cette année-là, le couvent de Saint-Guillaume devint la propriété de la ville, par suite de la mort du dernier prieur. Le magistrat le céda à Zell et à ses collègues, qui y logèrent tous les étudiants en théologie pauvres qu'ils purent trouver. Catherine alla, de concert avec les femmes de quelques-uns des collègues de son mari, quêter chez les bourgeois, qui lui remplirent les mains. L'argent servit à meubler les cellules des nouveaux habitants du couvent, dont les modestes ménages et la santé restèrent confiés aux soins de ces dignes matrones.

Mais des obstacles plus attristants encore que la pénurie de pasteurs, entravaient la marche de l'Évangile. A la fin d'une vie vouée à la réformation des mœurs, Zell se vit obligé de mettre, avec ses collègues,

son nom au bas d'une pétition adressée au magistrat, afin d'obtenir de lui l'interdiction de quelques vices grossiers des bourgeois. Déjà dans son catéchisme, Zell avait indiqué quelques remèdes, eût désiré voir se réaliser dans l'Église de Strasbourg un ordre qu'il dépeint à propos de Matth. XVIII, 15-18[1]. *Jamais*, dit-il, *nous n'arriverons à une vie vraiment chrétienne, si le Seigneur ne nous donne d'obtenir de nouveau une discipline semblable.* Ce qui lui pesait particulièrement, c'était la distance qui ne cessait de séparer les pasteurs de leurs ouailles. Mais c'est le magistrat surtout qui lui paraissait, à lui comme à ses collègues, manquer du zèle nécessaire. Sa circonspection vraiment craintive ne pouvait aller à leur foi décidée. Comme les prédicateurs s'y attendaient, la pétition n'eut pas d'effet. Le magistrat était trop absorbé par la guerre de Smalkalde. Ils se chargèrent eux-mêmes de la police morale de la ville, en instituant entre autres, à côté des services religieux ordinaires, des réunions d'édification pendant la semaine.

Mais Zell ne pouvait plus y prendre part. Le septuagénaire était trop brisé par l'âge et par les émotions d'une vie agitée. L'avenir, qui allait s'assombrissant chaque jour, ne contribuait pas peu à son abattement. Il voyait le flot du luthéranisme monter dans les masses, et une nouvelle génération de pasteurs qui lui déplaisaient, attendre avec impatience son départ. *Quand nous causions de ce sujet*, dit Catherine[2], *il me disait souvent, qu'après sa mort on en viendrait de nouveau à faire du culte, du baptême et de la communion,*

[1] F. *E.* I. r. — [2] Füsslin, *B.* V, 331.

ce que les papistes avaient fait de la messe et des indulgences. Les novateurs lui en voulaient surtout pour l'affection qu'il gardait pour Schwenkfeld; même ils lui faisaient publiquement éprouver leur antipathie. Huit jours encore avant sa mort il dit à table[1]: « Je suis le vieux Matthieu Zell, généralement méprisé, mais le temps viendra, et il est proche que, si l'on pouvait, on gratterait la terre pour m'en faire sortir. Pour moi, je m'en vais en mon repos. »

Le 6 janvier 1548, Zell prêcha comme d'ordinaire; mais dans son sermon il parla de sa mort: on eût dit des adieux. Le soir du même dimanche, il alla passer deux heures chez son vieil ami, Nicolas *Gabel*, le jurisconsulte, qui lui conta qu'un ami commun venait de mourir subitement. Zell, encore en parfaite santé, répondit: « Puisse Dieu m'accorder une fin semblable. » Le mardi suivant, il la sentit effectivement approcher. A onze heures de la nuit, il se mit à genoux et fit sa prière sacerdotale[2]: « O Dieu, dit-il, puissé-je ne pas voir profaner ton nom et ta Parole. Je te rends grâce de ce que tu m'as révélé ton cher Fils Jésus-Christ, et de ce que tu t'es servi de moi, pauvre instrument, pour le prêcher au monde. J'ai rempli ma mission, selon mes faibles forces; j'ai confessé mon Sauveur contre toutes les portes d'enfer. Je l'aime et le révère, et désire arriver à toi par lui. O mon bien-aimé Maître et Sauveur Jésus-Christ, j'ai fidèlement prêché ce que tu as fait pour nous, et ce que tu nous ordonnes de pratiquer. Laisse-moi déloger en paix et prends soin de ton peuple. Il m'a aimé, aime-le aussi, et donne-lui de

[1] Füsslin, *B.* V, 352. — [2] Baum, *C. u. B.* 540.

nouveau un homme qui l'aime comme je l'ai aimé. N'impose pas de dominateurs à ton héritage, pour que l'édifice que j'ai élevé ne soit pas détruit; reste toi le souverain pasteur de tes brebis. Je remets mon ministère et mon esprit entre tes mains: Seigneur Jésus, aie pitié de moi. »

Sa dernière parole fut pour les pauvres et les malades, qu'il recommanda à Catherine, et pour Schwenkfeld: « Qu'ils le laissent en repos, dit-il, lui et les anabaptistes, et qu'ils prêchent Christ. »

Trois heures après il s'endormait, en invoquant son Sauveur. Son visage resta, pendant tout un jour, comme celui d'un vivant.

Trois mille bourgeois accompagnèrent le corps de leur bien-aimé pasteur à la tombe, en manifestant publiquement leur douleur. De mémoire d'homme, disait-on, on n'avait vu pareil enterrement. Butzer fit le discours. Il en garda lui-même une profonde impression: « Cet amour pour le défunt, écrit-il à un de ses amis, a fait tant de bien à mon cœur, que j'ai pris nouveau courage, parce qu'il prouve que l'œuvre que nous avons entreprise au nom du Seigneur, est bénie. Quant à Zell, il avait ses défauts, il est vrai, comme nous tous; mais il a prêché avec une fidélité et un zèle rares la justification par Christ et les vrais devoirs du chrétien. »

Faut-il mentionner l'absurde anecdote qui montre Catherine debout sur la tombe de son mari, et haranguant de là les 3000 assistants? Y ajouter foi, serait faire injure à la pudeur d'une telle femme, et au bon sens du lecteur.

C'étaient des temps bien sombres que Dieu avait

épargnés à Zell. Encore une fois, le Pape avait leurré Charles-Quint par son concile de Trente, et moins que jamais il avait espoir d'en voir la fin. L'empereur, alors, résolut de mettre lui-même les deux partis religieux d'accord par une loi impériale, qui resterait en vigueur jusqu'à la clôture du concile. Il fit donc promulguer une « ordonnance de religion, » où tout le culte et toute la hiérarchie de Rome, ainsi que le fond de la doctrine catholique, furent maintenus; il céda seulement sur les articles du calice et du mariage des prêtres. C'est ce qu'on nomma l'*Interim*.

Il fallait que ce décret reçût l'adhésion de la Diète de Ratisbonne, et pour avoir l'appui d'une grande autorité ecclésiastique, l'électeur de Brandebourg écrivit, mais en vain à Butzer, au moment où l'on enterrait Zell. La majorité de la Diète, intimidée, se soumit. Strasbourg seule, avec Linden et Constance, s'opposa vivement; mais après bien des allées et des venues, la ville libre dut se soumettre aussi. Trois églises furent laissées aux prédicateurs, pour y continuer leur culte, les autres furent rouvertes à la messe.

Quelles épreuves pour Catherine! Les deux plus chers intérêts de sa vie, Zell et la religion, ainsi brisés coup sur coup! Un accablement plus profond que l'indignation la saisit, et se manifesta par une mélancolie qui ne devait plus la quitter. On possède encore un volume de brochures sur l'Interim, qui lui appartenait. Elle l'avait marqué, à différents endroits, de notes où l'on trouve de douloureux élans de regret: *O Strasbourg*, écrit-elle entre autres en marge, *comment pourras-tu subsister avec ton incrédulité? Matthieu Zell, mon mari, est mort maintenant, regarde à ce qui t'arrivera.*

— *Seigneur Jésus*, écrit-elle ailleurs, *que de saintes doctrines, d'hommes de Dieu et de pieux livres tu nous avais donnés : aie pitié de nos descendants !*

Les prédicateurs partageaient sa douleur. Mais elle se manifesta autrement. Ils étaient vingt-trois : ils résistèrent comme un seul homme. En vain on les priait, on les menaçait, l'un après l'autre ils comparaissaient devant le magistrat : rien ne servait. Mais c'était à Butzer qu'on en voulait particulièrement. Il le savait bien, et voyait le magistrat dans la pénible alternative de le congédier ou de mettre en péril la ville, qu'on sauvegardait en se ralliant au clergé et à l'empire. Même la division n'était pas douteuse. Des délégués du magistrat vinrent en larmes le prier, lui et son fidèle ami *Fagius* de quitter la ville. Mais tel était l'empressement des adversaires pendant si longtemps abattus, à le voir partir, que les deux proscrits durent se cacher dans cette ville, dont Butzer avait été la gloire devant l'Europe, afin de pouvoir y mettre en ordre leurs dernières affaires.

Ce fut Catherine qui leur offrit un asile, et personne n'osa le violer. Les deux pasteurs avaient choisi l'Angleterre pour le lieu de leur exil : Catherine se chargea de tous les soins du voyage. Puis vint le moment du départ : *Nous étions beaucoup*, dit-elle[1], *quand nous fîmes chez moi nos adieux d'Éphèse. O quels saints, doux et chrétiens adieux nous nous fîmes alors, avec beaucoup d'exhortations, de prières et de larmes, nous recommandant les uns les autres au seul bon pasteur Jésus-Christ.*

[1] Füsslin, *B.* V, 263.

Les deux amis lui laissèrent deux écus d'or dans un billet. Catherine en fut peinée : « C'est pour ma confusion que vous m'avez laissé cet argent, leur écrit-elle après leur départ[1] (car elle resta en correspondance avec Butzer, comme elle l'était restée avec Schwenkfeld : son cœur était assez large, pour que, là du moins, les deux antagonistes pussent vivre en paix). « Cela m'a fait saigner le cœur, à moi qui n'ai jamais pris un liard de personne. Je vous avais reçus comme de pauvres pèlerins et comme mes dignes pasteurs : est-ce ainsi que vous me le rendez? Vous savez bien, qu'autrefois je m'y serais prise autrement et mieux, pour vous héberger. Mais Zell a emporté toute ma joie, tout mon art. Pour me débarrasser quelque peu du sentiment de ma honte, je voulais vous renvoyer d'abord vos deux écus dans votre lettre, comme Joseph fit à ses frères. Mais alors arrivèrent chez moi un prédicateur fugitif avec cinq enfants, et la femme d'un prédicateur, à qui l'on avait coupé la tête; je les gardai chez moi pendant deux jours, puis je leur donnai l'un de vos deux écus. L'autre vous sera restitué; et dorénavant ménagez vos grâces, je vous prie. »

Catherine donc, comme sa propre lettre l'indique, continuait à pratiquer ses œuvres d'amour. Elles furent sa seule joie, durant les deux années qu'elle put encore rester dans le presbytère de Zell. A elle toute seule, elle recevait les fugitifs et les pauvres, soutenait les églises, et entretenait même des pasteurs à ses frais. C'est ainsi qu'elle appela à Strasbourg *Marc Heilandt* de Calw (dans le Wurtemberg) d'où il avait été chassé,

[1] Baum, *C. et B.* 548.

et, en dépit des jeunes pasteurs luthériens, elle lui procura une chaire dans l'une des églises de la ville. Une autre fois, c'était en 1552, *le docteur Hédion*, l'un des dignes collobarateurs de Zell, l'appelait à son lit de mort. « Ce bon docteur, dit-elle[1], voulut m'avoir à son chevet plutôt qu'aucun des prédicateurs, me suppliant beaucoup de ne pas le priver de mes paroles, ni de mes prières. »

Quelle triste révélation que ces mots sur l'état du corps des pasteurs à cette époque! Une tout autre atmosphère religieuse régnait décidément à Strasbourg; à peu près toutes les chaires étaient occupées par les novateurs luthériens: gens de beaucoup de doctrine et de peu de mémoire. Le jeune, savant et fougueux *Marbach* à leur tête, qui bientôt va laisser les rênes à *Pappus* d'une égale passion, sinon de talents égaux, ces adorateurs de la lettre de Luther croyaient son œuvre parfaite; et au lieu de mener à bonne fin ses glorieuses conquêtes, ils matérialisaient de nouveau le baptême et la Cène, et cherchaient à ramener cette foi aveugle, contre laquelle les réformateurs avaient principalement combattu. Calvin, Zwingli, Œcolompade, et les autres héros de la foi, devinrent pour eux des objets d'antipathie; ils parvinrent à découvrir des hérésies même chez Zell, Capiton et Butzer.

Catherine n'était pas femme à plier devant eux. « Comment, leur dit-elle[2], tant d'orgueil, d'avarice, de danses mondaines, de querelles et le reste se voient tous les jours à Strasbourg et vous ne trouvez mieux à faire qu'à damner quiconque ne veut pas être de votre

[1] Füsslin, *B.* V, 307. — [2] *Ibid.* 239.

avis ? Les « anciens[1] » ont labouré et ensemencé le champ, vous êtes entrés en pleine moisson, et n'avez qu'à la couper. Mais la fin montrera comment vous l'aurez fait rentrer dans les greniers. Qui sait, si par un juste châtiment de Dieu, votre aveuglement ne vous poussera pas à poser de nouveau les fondements de ce que vous condamnez aujourd'hui (et ce qui, sans doute, est très-condamnable); comme j'entendis naguère l'un de vous s'écrier en chaire : Plutôt papiste qu'anabaptiste ou schwenckfeldien. Mais[2] vous imaginez-vous que les gens se laisseront imposer les vieilles chaînes? Non, certes, croyez-moi : la liberté et l'intelligence restent conquises! »

Les jeunes « fats » le rendaient bien au « docteur Catherine » comme ils l'appelaient. Ils l'accusaient de devenir infidèle à la foi de son mari et se plaisaient à louer Anne, la prophétesse, disant que « les vieilles femmes » devraient faire comme elle, et envoyer les bourgeois au sermon, au lieu de les éloigner des prédicateurs. Le cœur de Catherine en était navré; néanmoins elle consentit à se justifier : « J'ai toujours été au temple dit-elle avec une douce tristesse[3], et j'y irais encore si Dieu ne m'en avait dressé un chez moi-même, c'est-à-dire mon pauvre enfant malade (que bien peu de pasteurs sont venus visiter); il m'y donne à mettre en pratique, ce que, depuis plus de quarante ans, j'ai appris chez les prédicateurs à l'Église, et, dans mon propre cœur, auprès de Dieu et de Jésus-Christ. Je trouverais, certes, plus gai, d'aller m'asseoir au sermon, que de rester chez moi en puanteur et grande crainte,

[1] Füsslin, *B.* V, 210. — [2] *Ibid.* 213. — [3] *Ibid.* 234.

de trembler tout le jour, et de fatiguer mes membres. Éloigné-je les gens du sermon, quand j'accomplis les œuvres d'amour qu'on y doit recommander ? C'est vous plutôt, qui les en éloignez par votre train, plus qu'il ne m'est agréable... Pauvre Strasbourg ! tes enfants, qui marchent encore en lisière, te régenteront-ils de la sorte ? et feront-ils venir ton châtiment sur toi, à cause de tes péchés ? Voici, la prophétie d'Ésaïe s'accomplit aujourd'hui : J'éloignerai les vieux et intelligents prophètes et voyants, dit le Seigneur, et je leur donnerai des enfants et des dominateurs. Eh ! bien, je vais faire ce que fit le saint Daniel à Babel : je me prosternerai devant Dieu, je confesserai mon péché et celui de mon peuple, et après les soixante-dix semaines j'attendrai la délivrance de mon Seigneur Jésus-Christ, qui couvrira tous les péchés, et ramènera l'éternelle justice. »

Ce fut surtout contre les paisibles adhérents que Schwenckenfeld avait gardés en ville, que s'exerça la passion orthodoxe des prédicateurs. Ils faisaient contre eux des sorties, et usaient à l'égard du souvenir de leur chef de procédés, qui indignaient ceux mêmes qui n'avaient jamais pris goût à la tendance du sectaire silésien. Catherine le défendit fidèlement : elle ne se trouva, du reste, pas seule sur la brèche. Plusieurs nobles bourgeoises plaidèrent la cause de Schwenkfeld même par écrit, car la piété intime qu'il prêchait était devenue, plus que jamais, une consolation pour beaucoup d'âmes : « Si vous le pouviez, dit Catherine aux prédicateurs de la ville [1], je crois que, sans trop de remords, vous feriez de lui, ce que les savants ont fait

[1] Füsslin, *B.* V, 214.

naguère de Servet, les évêques et les moines du saint Huss à Constance, et les sacrificateurs, scribes et « hypocrites » de notre Seigneur Jésus-Christ à Jérusalem. Or est-ce bien de se charger ainsi du forfait de David, et de participer au péché qui va d'Abel à Jésus-Christ, à ses apôtres et jusqu'à nos temps? Je ne connais pas cet esprit « apostolique, » et n'y ai point de part. »

C'était l'un des représentants de ce parti étroit qui devait préparer une dernière grande douleur à la vieillesse de Catherine.

La place de Zell avait été offerte d'abord au pieux et savant docteur *Brentz*, du Wurtemberg. Mais il avait refusé, et contre la volonté des prédicateurs de la première génération de la Réforme on avait élu *Louis Rabus:* « Grâce à d'habiles intrigues, écrit Fagius[1], maître L. Rabus vint d'être nommé à la place de Zell. Aucun des pasteurs n'a été consulté dans ce choix; on les a tous négligés, pour ne pas dire méprisés. O l'indigne chose de substituer un jeune homme aussi inexpérimenté à un vénérable vieillard! C'était à peine si le docteur Brentz avait paru digne de lui succéder. » Cependant Rabus, que Zell avait depuis longtemps recueilli dans sa maison, pouvait avoir été initié par lui, mieux que beaucoup d'autres, à tous les besoins de sa paroisse et aux moyens les plus efficaces de les satisfaire. Il témoigna d'abord les plus grandes attentions à Catherine. Elle voulait faire place au successeur de son mari, mais Rabus la pria de ne point le quitter, de rester sa mère et celle de l'Église. Il l'accompagna

[1] Röhrich, *Gesch. d. Ref. im Els.*, III, 91.

dans ses visites de charité, et se trouva entre autres avec elle auprès du lit de mort du docteur Hédion.

Mais bientôt il se montra réservé et froid à son égard, car le parti des luthériens, dont il était l'un des plus zélés partisans, lui reprochait chaque jour ses relations avec Catherine, et pendant une grande maladie qu'elle fit, il ne vint pas la voir, quoique naguère elle l'eût fidèlement veillé pendant qu'il avait été malade lui-même. Elle était encore couchée quand elle apprit qu'il s'était enfui à Ulm, en abandonnant tout à Strasbourg, pour aller chercher le chapeau de docteur qu'on lui tendait là-bas. Bientôt on vint de toutes parts lui rapporter combien il avait scandalisé la piété de ses auditeurs. Catherine s'émeut à la vue de tous ces pauvres gens qui lui disent, en pleurant, qu'elle est leur seule consolation, qu'il n'est plus personne en chaire qui rappelle les pieux Réformateurs, que toute vie religieuse s'en va, que le papisme est revenu.

Elle adresse aussitôt à Rabus une lettre pleine de franchise et d'affection, dans laquelle elle lui reproche, sans détour, mais sans amertume, sa détestable conduite. Voici ce que Rabus lui répond :

« Ma gloire, louange et consolation. Ton écrit païen, puant et mensonger m'est arrivé pendant le Vendredi-Saint, où je suis ordinairement surchargé de besogne. Puis donc que j'ai vu par ton écrit hargneux et empoisonné que, malgré toutes les visitations dont Dieu t'a honorée, il n'y a pas à espérer d'amendement pour toi; mais que, pleine d'endurcissement, tu persistes à répandre d'affreuses erreurs, de faux témoignages et de diaboliques dénonciations contre des gens de piété, je t'abandonne au juste jugement de Dieu, et ne doute

pas que tu ne reçoives un jour la récompense que tu mérites pour ton pharisaïque orgueil. Ton écrit, que n'a pas fait sortir de toi l'Esprit de Dieu, qui est un esprit de vérité, mais l'esprit de Satan, menteur dès le commencement, sera soigneusement conservé en témoignage de ta bouche impudente. Tu oses ainsi, présomptueuse, diaboliquement injurier sans examen un serviteur de Christ? Voilà bien les beaux fruits des puants adhérents de Schwenckfeld et des hérétiques qui lui ressemblent. Si l'on peut encore prier pour toi, que Dieu te pardonne. Mais, dès l'origine, tu as tellement troublé l'Église de Strasbourg et tellement été à charge à ton vieux mari, que le jugement de Dieu, je le pense, t'atteindra quelque jour. Laisse-moi donc dorénavant en repos avec tes épîtres de mensonge. Si cette lettre te paraît trop dure, rappelle-toi «qu'il faut répondre au fou selon sa folie.» Louis Rabus, docteur des saintes Écritures et surintendant des Églises d'Ulm, contre tous les esprits zwingliens, schwenckfeldiens et anabaptistes; mais, en outre, pauvre et misérable serviteurs de Christ crucifié et de son Église.»

Catherine courba la tête. Il ne lui restait plus qu'une vieille et fidèle amie, Strasbourg, «sa couronne de gloire»: ce fut à elle qu'elle confia sa douleur, dans une longue et chaleureuse Épître, où déborde une plénitude de foi, qui seule explique la plénitude d'amour qui a rempli sa vie. Elle renferme un grand nombre de renseignements historiques sur Zell et sur elle-même, qui sont précieux pour l'historien.

Son courage se voilait de plus en plus de tristesse. A ce triste soir de sa vie (elle avait alors soixante ans), elle désire d'être avec les «autres:» *O bienheureux*

Wolf Capiton ! bienheureux Caspard Hédion ! bienheureux M. Zell ! écrit-elle dans son Épître[1], *que votre simplicité est profondément enfouie avec vous; que vous êtes heureux d'avoir été délivrés des savants gens de nos jours; que vous reposez bien en Christ! Vous avez été fidèles, vous n'avez pas donné au diable vos compagnons d'œuvre. On vous en méprise profondément (mais devant Dieu vous êtes hautement honorés), et si vous viviez encore avec « nous », vous seriez frappés de verges, et l'on vous ferait aller à l'école de ceux que vous avez engendrés, afin d'y apprendre à nommer droit ce qui est tordu. Mais Dieu, par sa grâce, vous a ravis hors de toutes ces misères. Qu'il en soit loué. Amen.*

Les forces de Catherine déclinent rapidement. Dans le tumulte profane de « l'Église », on perd de vue sa vie toujours plus cachée en Christ. Peu avant sa mort, elle jette encore un dernier rayon : en mars 1562, elle se fait excuser par le fidèle ami de sa maison, *Conrad Huber,* auprès de *Louis Lavater,* à Zurich, de ne pas lui avoir écrit depuis longtemps : « Je suis à demi-morte, par suite d'une longue maladie », lui fait-elle dire; « depuis plusieurs années, je ne puis plus tenir la plume. »

Puis, elle disparaît pour toujours à l'horizon.

[1] Füsslin, *B.* V, 254.

THÈSES.

I.

Le surnaturel, c'est le domaine de l'esprit; la nature, c'est le domaine de la matière. La nature est au surnaturel, ce que le corps est à l'âme : l'expression organique de sa libre manifestation.

II.

L'homme, assujetti, par le fait du péché, à la matière, n'y discerne plus l'esprit (Rom. I, 21); il ne comprend donc plus le surnaturel que révèle la nature.

III.

Cet aveuglement moral nécessite une nouvelle révélation du surnaturel, qui, par conséquent, ne peut s'effectuer que par des faits, en dehors du cours ordinaire de la nature : les miracles.

IV.

Les miracles sont des faits de la nature ou de l'histoire, motivés par le développement naturel de l'humanité, mais opérés par une intervention particulière de la causalité absolue, dans un parfait accord avec les lois ordinaires.

V.

Les miracles ne sont une anormalité, que parce que l'homme ne se trouve pas dans ses rapports normaux avec le surnaturel.

VI.

L'affirmation du miracle a pour conséquence l'affirmation des lois de la nature.

VII.

Tout système du monde qui exclut le miracle, est un retour au point de vue païen, qui ne connaissait rien en dehors de la nature; notre Dieu, comme le sont les dieux du paganisme, est donc lui-même une partie de la nature, et la création devient un non-sens.

VIII.

La négation du miracle est la négation du péché, de la responsabilité, de la morale en un mot; car s'il ne faut pas une intervention surnaturelle pour l'arrêter, le péché n'est plus qu'une étape de la marche progressive de l'homme, qui aboutit fatalement, naturellement à la sainteté.

IX.

La négation du miracle est la négation de la liberté humaine, car elle est une conséquence du panthéisme, qui émane lui-même du matérialisme, auquel il ramène.

X.

La négation du miracle est la négation de la justice de Dieu.

XI.

La négation du miracle est la négation du jugement dernier.

XII.

La négation du miracle est la négation de la miséricorde de Dieu.

XIII.

La négation du miracle remplace le christianisme par le déisme.

XIV.

La négation du miracle est la négation de la préexistence de Jésus-Christ.

XV.

La négation du miracle est la négation de la naissance et par suite de l'humanité du Fils de Dieu, qui n'est plus, en ce cas, qu'un produit du développement nécessaire de la nature.

XVI.

La négation du miracle est la négation du peuple d'Israël, partant de notre salut (Jean, IV 22).

XVII.

La négation du miracle annule la prédication chrétienne, basée sur le miracle le plus incompréhensible, la résurrection de Jésus-Christ.

XVIII.

La négation du miracle est la négation de la résurrection générale.

XIX.

La négation du miracle est la négation de la prière, des sacrements et de l'Église tout entière.

XX.

La négation du miracle est la négation de la parousie du Seigneur.

Vu par le président de la soutenance,
Strasbourg, le 7 novembre 1864.
SCHMIDT.

Permis d'imprimer.
Strasbourg, le 9 novembre 1864.
Le Recteur, DELCASSO.

GAYLORD BROS.
MAKERS
SYRACUSE, - N.Y.
PAT. JAN. 21, 1908

DATE DUE

NOV [illegible] 1991			
DEC 1 5 1991			
JAN [illegible] 1992			

DEMCO 38-297

BW2380 .Z51W23
Matthieu et Catherine Zell.
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00062 1062